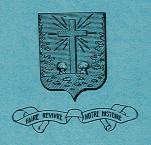
Documents Historiques

- No 12 -

HISTOIRE DE STURGEON-FALLS



Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont. La Société Historique du Nouvel-Ontario

— 1946 —

On peut se procurer les publications de notre Société Historique à l'adresse suivante:

> La Société Historique du Nouvel-Ontario, Le Secrétariat, Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.

_ No 12 _

HISTOIRE DE STURGEON-FALLS



Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont. La Société Historique du Nouvel-Ontario

__ 1946 __

Comité directeur pour 1947

Président honoraire Mgr Stéphane Côté, P.D.

2e président honoraire M. le sénateur Raoul Hurtubise, M.D.

Chef du bureau de direction R. P. Lorenzo Cadieux, S.J.

Président d'office M. le Juge J. A. S. Plouffe

Vice-président Me Léo Landreville

Secrétaire R. P. Gérard Hébert, S.J.

Trésorier M. Ernest Marcotte

Conseillers R. P. Wilfrid Nadeau,S.J.

R. P. Henri Gauthier, S.J.

M. J.-A. Lapalme

M. le Dr Rodolphe Tanguay

M. Joseph Samson

M. Rémi Millette

Trésorier-adjoint M. Georges Tittley

Vérificateur M. Gaston Boyer

- Présentation -

La Société Historique du Nouvel-Ontario présente l'histoire de Sturgeon-Falls, ville ontarienne située au nord du lac Nipissing, à quelque 270 milles à l'ouest d'Ottawa.

Fondée en 1883, lors de la construction du chemin de fer Pacifique Canadien, Sturgeon, ville de croissance rapide, connut sa crise de force à la fermeture du moulin de pulpe, de 1906 à 1912 et en 1930. Deux périodes de chômage, avec perte de familles et de capitaux. Son économie en fut profondément bouleversée. Elle ne renonça jamais, cependant, à la volonté de recouvrer sa richesse et ses enfants. L'esprit des pionniers l'animait.

Depuis quelques années, le chiffre d'affaires annuel de Sturgeon atteint presque les huit millions de dollars. Il doublera assurément lorsque la compagnie "Abitibi Power & Paper Ltd." aura terminé ses travaux de réparation et d'expansion.

Sturgeon — Chute-à-l'Esturgeon, comme on se plaît à l'appeler — est une ville à l'âme catholique et au visage français, — 80% de sa population est d'ascendance française. Dès les origines, la religion et l'élément canadien-français y ont joué un grand rôle. On verra, en particulier, au cours de ces pages, que les prêtres, par la netteté de leur vision, la force de leur volonté et la pureté surnaturelle de leurs intentions, furent, dans toute la richesse du terme, les pasteurs de ce peuple. Il a aujourd'hui pour guide un homme du même haut lignage, Mgr Stéphane Côté, P.D. qui, malgré sa tête blanche, conserve sa verdeur au contact du "Dieu qui réjouit sa jeunesse".

Voilà ce que nous rappelaient les auteurs d'intéressantes monographies — la plupart reproduites dans ce document — lors d'une séance de la Société Historique du Nouvel-Ontario, tenue le 11 octobre 1944, dans la salle-paroissiale de Sturgeon-Falls.

Gérard HEBERT, S.J.
Lorenzo CADIEUX, S.J.

SOMMAIRE

I — Une fondation qui dure			
II — Vie religieuse	16		
III — Vieilles choses et vieilles gens	24		
IV — Souvenirs de la politique municipale	34		
V — L'éducation à Sturgeon-Falls			
1 — Ecole Saint-Joseph	39		
2 — Pensionnat Notre-Dame-de-Lourdes	42		
3 — Le "High-School"	46		
VI — Hôpital Saint-Jean-de-Brébeuf			
VII — Trois pionniers revivent			
1 — Zotique Mageau	51		
2 — Joseph Michaud	54		
3 — Georges Lévesque	57		
VIII — L'âme musicale de Sturgeon-Falls 61			
Cirmit HEMERISS			

Hommage à nos pionniers Leurs descendants:

M. HENRI BOURASSA
M. le Dr J.-R. CHOLETTE
M. le Dr PAUL COULOMBE
M. RENE GAGNE
M. THEODORE GAGNE
M. RAOUL LECOMPTE
M. LOUIS-PHILIPPE LEVESQUE
M. ACHILLE MICHAUD
M. ALBERT MICHAUD
M. JEAN-BAPTISTE NADON
M. le Dr HORACE PAIEMENT
M. JEAN TRUDEL
M. FLORIAN DALAIRE

LE CONSEIL MUNICIPAL DE STURGEON-FALLS
LE PENSIONNAT NOTRE-DAME-DE-LOURDES
LE CERCLE PEDAGOGIQUE MGR LECUYER
LEGAULT & CIE LTEE
MARLEAU & VAILLANCOURT
LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE,
M. JULES AUDETTE, gérant
LA BANQUE ROYALE,
M. J. LALANDE, gérant
L'HOTEL CHALFONTE

M. PIERRE LEBEL, DE SUDBURY

M. ANTONIO MICHAUD, DE SUDBURY

M. ET MME ALBERT PHILION, DE SUDBURY

LA MAISON LABERGE, DE SUDBURY ET DE FIELD



Une fondation qui dure

par le Dr Georges Lévesaue

La construction du chemin de fer Pacifique Canadien commença en 1878. Lorsque les ingénieurs qui en déterminaient le tracé arrivèrent dans les parages de la Rivière des Français, en 1880, ils rencontrèrent des obstacles presque infranchissables: des marais au sol mouvant, des rochers de grande hauteur, coupés perpendiculairement, qu'il aurait fallu percer à la dynamite. Mais l'obstacle le plus important et quasi insurmontable était la Rivière Française même, à cause de sa largeur d'un mille et demi et sa profondeur de 75 à 90 pieds à cet endroit.

L'entreprise de bâtir un chemin de fer transcontinental était déjà une tâche colossale pour le temps. Le chemin de fer devait être fini pour 1890 et, comme on le sait, il fut terminé cinq ans plus tôt, en 1885, alors que Donald Smith (Lord Strathcona) enfonça, dans les Rocheuses, le dernier crampon du rail qui

devait relier les tronçons de l'Est et de l'Ouest.

D'après les plans et devis, le chemin de fer devait passer par le côté sud du lac Nipissing; mais on décida pour le côté nord:

par North-Bay, Sturgeon-Falls, Verner, etc.

Cette décision fut importante, car elle est la vraie raison d'être de toutes les villes et villages qui s'étendent sur le parcours du chemin de fer, de North-Bay à Sudbury. Sans cette décision, la ville de Sturgeon-Falls serait peut-être loin des trains et n'aurait certainement pas connu la prospérité dont elle a joui de 1918 à 1929. En 1881, les ingénieurs ouvraient la voie, ici, à Sturgeon-Falls

Les arpenteurs laissaient derrière eux des cabanes bâties en bois rond et un semblant de défrichement qui donnait un peu une idée de la nature du terrain. A mesure qu'ils avançaient, un autre groupe les suivait qui posait les fondations du chemin

de fer.

Une foule considérable suivait la construction. L'entreprise était vraiment gigantesque pour le temps et pour les ressources que possédait le pays; et la perspective que le chemin de fer allait mettre en communication toutes les villes, de l'Atlantique au Pacifique, impressionnait les esprits. Nous vivons dans un âge de civilisation matérielle beaucoup plus avancée que celle des gens de 1880. A notre époque de locomotion rapide, les trains n'ont pas beaucoup d'attrait pour nous. Pour eux, un chemin de fer transcontinental voulait dire qu'on pourrait expédier des messages par télégraphie d'un bout à l'autre du pays. Le télégraphe était en opération depuis 36 ou 37 ans. Les pre-

mières communications télégraphiques eurent lieu entre Washington et Baltimore en 1844. Le téléphone, bien qu'inventé en 1876, n'était pas encore en opération. On était loin du sans-fil de Marconi et de la radio de 1917. Le premier marconigramme transatlantique date de 1901.

On peut donc se faire une idée de la surexcitation populaire et de l'intérêt grandissant, à mesure que les travaux du chemin de fer avançaient vers l'Ouest. Tous réalisaient qu'une entreprise de ce genre, une fois complétée, allait changer les méthodes commerciales du temps et donner un essor considérable au commerce et à l'industrie interprovinciale. D'immenses régions nouvelles étaient ouvertes à la colonisation.

Les horizons reculaient. La nation entière entrait en travail. L'argent, détenu par les riches et qui avait beaucoup plus de valeur qu'aujourd'hui, une fois engagé dans cette entreprise fut à la portée de tous. Ajoutez au gigantesque de l'entreprise, le stimulant appât du gain et vous avez là une des raisons pourquoi un grand nombre de gens suivaient, de près ou de loin, la construction du chemin de fer.

En 1881, elle avait laissé ici des cabanes et toutes sortes

d'ouvrages de défrichement.

Ce qui restait après le passage des travailleurs devenait la propriété de ceux qui suivaient et qui ne voulaient pas aller plus loin. Ailleurs, dans les autres localités, l'histoire se répétait à mesure que les travaux avançaient vers l'Ouest.

En 1881, on trouve déjà ici des chasseurs, des marchands ambulants, des traiteurs de fourrures, des vendeurs de boisson,

des aventuriers et des curieux.

En 1883, les premiers trains passent ici; les locomotives sont chauffées au bois. La station ou gare fut bâtie l'année suivante, du côté de la voie ferrée où se trouve maintenant l'entrepôt de fret. Cette gare existe encore et elle est située en face de l'église anglicane. Elle est âgée de 62 ans! En avant de la gare actuelle, il y avait un ravin d'une vingtaine de pieds de profondeur, qui allait de l'est à l'ouest en passant derrière l'hôtel Chalfonte. Ce ravin fut comblé il y a une vingtaine d'années.

L'emplacement de la ville était connu de quelques blancs antérieurement à la construction du chemin de fer. La baie au bout de la rue King, où se trouve présentement le quai, était connue des sauvages sous le nom de baie Minehaha, baie des Eaux souriantes. Le mot est allégorique et bien choisi; il prouve que les sauvages s'y connaissaient en fait de beauté naturelle.

A l'embouchure de la rivière, il existait encore, en 1880, un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les sauvages y venaient de centaines de milles de distance, apportant leurs fourrures, qu'ils échangeaient pour de la nourriture, des vêtements et des objets manufacturés. Le poste occupait à peu près l'endroit où s'alignent les camps de touristes de M. Ernest

Cuillérier (Spooner).

A côté, il y avait un cimetière où il serait bien intéressant de pratiquer des fouilles. Le dernier représentant de la Compagnie de la Baie d'Hudson se nommait Alexandre Dokis, le père de M. Sandy Dokis, qui est né et demeure encore aujourd'hui à la Rivière des Français. Il est âgé de 80 ans.

Nous n'avons pas besoin de recourir à la mythologie pour savoir pourquoi la ville a nom "Sturgeon-Falls". La chute que nous avons ici, sur la rue John, explique tout. Dans les premières années, les esturgeons remontaient la rivière, au printemps, en nombre considérable. Si nous en croyons ceux qui sont ici depuis quarante ou cinquante ans, le fait est absolument authentique; et, longtemps avant l'arrivée des blancs, les sauvages connaissaient l'endroit sous le nom de Chute aux Esturgeons(1).

Pourquoi Sturgeon-Falls est-il connu par sa dénomination anglaise? La raison en est qu'au début, la population de langue anglaise était beaucoup plus considérable que celle de

langue française.

En 1881, arrivait le premier résident de la ville dans la personne de M. James Holditch. Il fut suivi de près par plusieurs familles de langue anglaise. Ces gens venaient en bateau des comtés de Simcoe et de Muskoka.

M. Holditch peut être considéré comme le fondateur de la ville de Sturgeon-Falls: il en fut le premier résident, le premier propriétaire et il fut le premier maire du canton de Springer.

Les premiers Canadiens français arrivèrent ici par train, en 1883. Beaucoup de gens prétendent avoir marché de North-Bay à Sturgeon-Falls. C'est vrai, car les trains ne passaient

pas tous les jours.

Le premier homme d'affaires canadien-français de Sturgeon-Falls fut M. Joseph Michaud. Il imita un peu son devancier M. Holditch et acheta de la couronne une partie des terres qui sont à l'est de la rue Nipissing. En 1882, G. R. Booth faisait chantier ici même, sur l'emplacement de la ville. En 1883, Martin Russel Co. établissait un moulin à scie au bas de la chute. Le pouvoir hydraulique de celle-ci activait le moulin. Vers le même temps, "Davidson and Hayes Co.," en bâtissait un à Cache

⁽¹⁾ Les Odjibwés pêchaient l'esturgeon (namé) au pied des chutes (Bawitigong); d'où le nom: Chute-à-l'Esturgeon. Dénomination poétique qu'il faut mettre au crédit des Indiens; d'instinct, ils trouvent de ces mots savoureux de pittoresque et de "couleur locale". (N.D.L.R.). Le Devoir, 16 décembre, 1941.

Bay. En 1885, la Moore Lumber Co. faisait du bois carré de

chaque côté de la rivière Esturgeon.

Comme le commerce du bois était florissant et que c'était la seule industrie, les gens s'adonnaient nécessairement à la coupe du bois; partout, autour de la ville, c'était la forêt vierge avec ses arbres séculaires. Grâce au déboisement, l'agriculture commença à se développer; les cultivateurs travaillaient la terre, l'été, et allaient aux chantiers l'hiver. Ils récoltaient du foin qu'ils vendaient aux contracteurs de bois. Leur crédit était bon chez les marchands. Ils payaient leurs comptes deux fois par année, le printemps et l'automne. D'un autre côté, les marchands achetaient leurs marchandises d'automne le printemps, et vice versa. Les crédits étaient, de part et d'autre, à très longue échéance. Les années 1888 et 89 sont des années de défrichement, dans la ville et alentour.

Les gens arrivent d'un peu partout. Ils prennent des terres à l'ouest de la ville, jusqu'au "Cache Creek", des deux côtés de la rivière Esturgeon: à l'est, jusqu'à la réserve des sauvages; au sud, jusqu'au lac. Des ouvriers, des artisans de tous les métiers arrivent les uns après les autres, sans interruption.

La ville, ou ce qui en est, prend forme. Les rues apparaissent partout. Tracées en ligne droite, elles se croisent à angle droit; ainsi tous les carrés entre les rues, à Sturgeon Falls, ont le même espace. Cette belle apparence symétrique de la ville est tout à l'honneur de ses premiers habitants. En 1884, on construisit le premier moulin de pulpe.

Les travaux de la construction sont considérables et une foule d'ouvriers affluent à Sturgeon-Falls; un grand nombre y établissent domicile d'une manière permanente.

En 1885, la ville est incorporée et son premier maire est un Canadien-Français, Monsieur Y.-A. Lévis. A cette époque, elle

compte 1,500 âmes; un tiers est canadien-français.

De l'incorporation de la ville jusqu'en 1906, les moulins de pulpe emploient tous ceux qui veulent travailler. L'industrie du bois est exceptionnellement florissante, probablement à cause du mouvement extraordinaire de construction en ville et dans

les villages voisins.

Dans une ville nouvelle, tout est à faire. Conséquemment, en quelques années, on pose l'électricité, l'aqueduc, les égoûts; les édifices s'élèvent un peu partout; imprimerie, buanderie, patinoire, boutiques, magasins, maisons à louer, banques, etc. surgissent presque en même temps. La ville connait une prospérité commerciale et économique que rien ne semble pouvoir arrêter.

Pendant que toute la population ne pense qu'à l'expansion économique, qu'à l'agrandissement commercial, qu'à l'immeuble, qu'à l'augmentation du chiffre d'affaires, un incident malheureux vient arrêter "ex abrupto" le progrès de la ville: la pulperie ferme ses portes. Elles resteront closes pendant six ans.

La fermeture des moulins à papier cause (1906 à 1912) une profonde dépression. L'ouvrage manque, les travailleurs sont obligés de quitter la ville. Seuls restent les cultivateurs et les



M. l'abbé CHARLES LANGLOIS

bûcherons. Comme les Anglais sont des négociants et vivent surtout de la classe des salariés, ils sont obligés d'abandonner la place. Les belles résidences de la rue King deviennent la propriété des Canadiens français.

Ceux-ci deviennent la majorité. Le fait qu'une ville à majorité anglaise devienne canadienne-française du jour au lendemain mérite qu'on examine les causes et les motifs d'un changement aussi radical.

Les Canadiens français sont demeurés à Sturgeon-Falls après la fermeture du moulin, parce qu'ils se contentaient de peu. Venant, pour un grand nombre, de certains comtés pauvres de la province de Québec, ils considéraient qu'il était plus avantageux de demeurer ici que de retourner là-bas.

A ce moment, la province de Québec était une province essentiellement agricole. Les terres étaient prises partout et le prix disproportionné aux revenus qu'on pouvait en retirer. Une autre raison, c'est que les Canadiens français, en 1906, avaient déjà ici des familles nombreuses, des enfants mariés; et l'on ne déménage pas sans avoir la certitude d'améliorer son sort. De plus, le Canadien français est colonisateur, l'histoire du pays en fait foi; lorsqu'il acquiert un lopin, il s'enracine au sol et rien au monde ne l'en ferait partir.

Après une dépression de six ans, la pulperie rouvre ses portes. De 1912 à 1929, les moulins travaillent à plein rendement; la ville canadienne-française de Sturgeon-Falls jouit d'une prospérité normale, équilibrée. Sa population atteint les cinq milles âmes et devient le groupement canadien-français le plus important du nord de l'Ontario. C'est un noyau compact.

La religion, la langue, la culture, le goût, la mentalité, les manières composent à la ville de Sturgeon-Falls une physionomie particulière. Son caractère distinctif est son hégémonie catholique et française dans le Nouvel-Ontario.

Finies les luttes municipales pour obtenir notre part de représentation dans la gérance de la ville. Est-ce une bonne chose? Le gouvernement ontarien, malgré son règlement XVII, qui existe depuis 20 ans déjà, est obligé d'admettre (avec horreur!) qu'il y a une ville essentiellement canadienne-française dans le Nouvel-Ontario.

Les historiens consciencieux qui écriront l'histoire de Sturgeon-Falls seront forcés de faire certaines considérations et de se poser certaines questions à l'endroit de notre ville.

Pour quelle raison des Canadiens français, arrivés ici sans capital, sont-ils parvenus à une certaine aisance? Quelle a été la contribution de la ville de Sturgeon-Falls au développement économiquedu Nouvel-Ontario? Quelle part a prise la ville dans la défense de nos droits, dans l'éducation littéraire et artistique des Canadiens français de cette partie de la province?

Ces questions, que je me pose pour la ville de Sturgeon-Falls, seraient à peu près les mêmes, si j'écrivais une esquisse des autres groupements canadiens-français du Nouvel-Ontario.

Malheureusement, nous n'avons ni le temps, ni l'espace pour répondre à ces questions. Quelques mots cependant. Les gens, dans les premières années, arrivèrent ici pauvres, sans capitaux. Les anglais avaient de l'argent ou des emplois lucratifs les attendaient dans l'industrie du bois de pulpe.

A l'exception des cultivateurs, qui se sont arraché le coeur pour ouvrir des terres non loin de la ville et qui font leurs affaires ici, tous les autres qui réussirent dans le commerce ou en d'autres domaines avaient un peu d'instruction. Certains possédaient quelques années de cours classique. La raison en est qu'ils avaient fréquenté le collège le plus rapproché de leur village natal et que les collèges classiques, dans la province de Québec, à ce moment-là, étaient beaucoup plus nombreux que les collèges commerciaux. Quelques-uns ont réussi sans instruction, mais c'est l'infime minorité.

Pendant vingt ans (1910-1930), Sturgeon-Falls a été un petit foyer de culture intellectuelle dans le Nouvel-Ontario. J'en attribue le mérite au fait que nous avons eu, de bonne heure, une école dirigée par des Frères et un couvent où se forma une élite de jeunes Canadiennes françaises qui firent rayonner ici et, plus tard, dans le Nouvel-Ontario, la culture intellectuelle française dont les avaient dotées les religieuses de Sturgeon-Falls.

Il suffit de voyager un peu dans le Nouvel-Ontario pour rencontrer des femmes, des mères de familles, formées ici à l'école des Soeurs. Notre contribution culturelle, dans le nord de la province, est immense. Vous entendez souvent, à la radio de Sudbury, de North-Bay et de Kirkland-Lake, des musiciens et des chanteurs qui ont reçu leur éducation ici.

Les gens qui ont vécu à Sturgeon-Falls de 1910 à 1930, dans cette ambiance canadienne-française, dans cette atmosphère de culture intellectuelle, patriotique et sociale, et qui sont allés vivre dans d'autres localités, ont contribué à l'éducation française et à la formation patriotique des nôtres. Ils ont éclairé le patriotisme de leurs concitoyens, ils leur ont montré qu'il était indispensable de s'unir sur le terrain patriotique et d'en bannir toute cause de désunion.

Le Père Charles Langlois, curé ici pendant nombre d'années, était un homme franc, sévère, de commerce peu agréable, détestant les ambiguités, parlant un français châtié, classique; orateur éloquent, il évitait tout ce qui aurait pu faire éclat. Il aimait le mot juste, approprié, détestait les subtilités métaphysiques. Il pensait ce qu'il disait et disait ce qu'il pensait. Sa vie privée ne prêta jamais à l'ombre d'une critique de la part de ses paroissiens. L'ameublement du presbytère était d'une pauvreté monastique. Travailleur infatigable, il se plaisait à son travail. Ceux qui ont vu ses livres de comptabilité connaissent le soin minutieux avec lequel il traitait la moindre question d'affaires. Ses contemporains vont le reconnaître au portrait que je fais de lui. Voici l'homme qui a façonné, moulé la mentalité de ses paroissiens pendant tout son règne.

Il réglementait les hommes et les choses, il disciplinait les idées; il pensait juste, mais il obligeait tout le monde à penser comme lui et à évoluer dans l'orbite de son orthodoxie.

Il ne pouvait pas concevoir qu'un Canadien français catholique pût être un saint homme sans qu'il fut aussi un patriote militant. C'était pour lui l'union hypostatique; il fallait que la sainteté et le patriotisme marchassent ensemble. Il fut le champion incontesté de la résistance au règlement XVII dans le district de Nipissing. Les citoyens de Sturgeon-Falls apprirent à son école des leçons de ténacité, de persévérance; ils apprirent surtout, à l'exemple de leur curé, à travailler généreusement, sans aucune rémunération.



Me JULES-ALBERT PHILION

Un autre homme contribua énormément à l'avancement culturel de ses concitoyens: l'avocat Jules-Albert Philion. Doyen des avocats canadiens-français de l'Ontario, homme impeccablement distingué, orateur éloquent, conférencier fin et délicat, il a soutenu par la parole et par l'exemple le bon parler, les bonnes manières et le goût littéraire et artistique de ses concitoyens tout le temps qu'il vécut à Sturgeon-Falls, c'est-à-dire jusqu'en 1923.

Avant de terminer cette esquisse déjà trop longue, il faut redresser une erreur courante qui donne aux Canadiens français de Sturgeon-Falls beaucoup plus de crédit qu'il ne leur en revient, comme s'ils avaient conquis la ville par leur natalité nombreuse ou en s'emparant du commerce et de la propriété.

Rien n'est plus invraisemblable.

Des circonstances hors de leur contrôle ont voulu que la ville de Sturgeon-Falls devînt, en l'espace de quelques années, une ville canadienne-française. Ils n'ont pas chassé les Anglais de la ville; ceux-ci, hommes d'affaires, "traders", sont partis d'eux-mêmes, en 1906, quand le commerce et l'industrie ont périclité; ils sont partis, parce qu'il n'y avait plus rien à faire commercialement.

Ils nous donnent quand même une leçon d'initiative. Quand un endroit ne fait plus leur affaire, ils en trouvent un autre. Toutes les villes et villages du Nouvel-Ontario ont contribué à la situation commerciale et industrielle qu'occupent aujourd'hui les Canadiens français dans cette partie de la province.

Il y a cinquante ans, nous n'avions pas de gens riches, peu d'hommes d'affaires et d'industriels. Aujourd'hui, nous sommes représentés dans tous les domaines économiques. Nous avons même des millionnaires canadiens-français dans le nord de l'Ontario

On nous a souvent qualifiés de porteurs d'eau. C'est vrai et tout à notre honneur. Les Canadiens de 1880 étaient des "porteurs d'eau" et s'ils ont réussi, ils le doivent à leur intelligence, à leur travail, à leur persévérance. Ils ont commencé à zéro. Partout leurs débuts ont été modestes, et s'ils sont aujourd'hui dans une position avantageuse, au contrôle d'une partie du commerce, ils ne le doivent qu'à eux-mêmes. Retenons bien ceci. Ce que les Canadiens français possèdent aujourd'hui dans le nord de l'Ontario, ils ne l'ont pas hérité de leurs pères: ils l'ont acquis, ils l'ont conquis, ils l'ont créé, malgré tous les efforts de ceux qui leur étaient antipathiques pour les reléguer à l'arrière-plan.

Si, depuis quelques années, la contribution de la ville de Sturgeon-Falls à l'avancement des Canadiens français du Nouvel-Ontario n'est pas active, c'est que nous n'avons plus d'indus-

trie et ne savons pas ce que l'avenir nous réserve.

L'histoire de la ville de Sturgeon-Falls, aussi bien que celle des autres localités, nous donne une grande leçon, une leçon vécue. Tant que nous aurons à coeur de grandir dans cette partie de la province, nous avancerons, nous vaincrons tous les obstacles et nous prendrons la part qui nous revient dans le commerce et l'industrie. Pergite! Allons de l'avant!

Vie religieuse

par M. Jean-Ethier BLAIS.

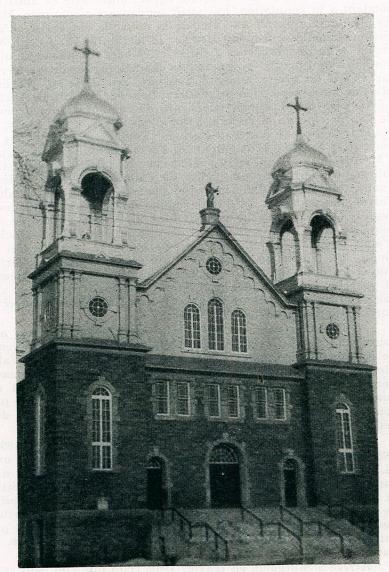
Comme toutes les paroisses du Nord-Ontario, Sturgeon-Falls doit sa naissance à deux facteurs: la colonisation par le chemin de fer et le travail des missionnaires canadiens qui suivirent et souvent précédèrent les premiers développements de la colonisation. Grâce au dévouement de ces prêtres, de ces religieux, jésuites, les Canadiens français qui s'établirent à Sturgeon-Falls à ses débuts, continuèrent leurs pratiques religieuses et, dans un village anglais et protestant, conservèrent une ferme attitude de catholiques et de français.

C'est à des hommes comme les Pères Jésuites Jean-Baptiste Nolin et Louis Côté que les premiers habitants de Sturgeon-Falls doivent d'avoir persévérés. Ces missionnaires de 1883 partaient de Sudbury, alors comme aujourd'hui le centre de la région, et venaient porter aux Canadiens dispersés le long du chemin de fer les secours de la religion. Sturgeon-Falls comptait alors peu de Canadiens français: quelques familles, les Jodoin, les Parisien, les Lefroy, les Serré, pauvres agriculteurs qui se trouvaient noyés par la puissance des premiers arrivés, favorisés de la Compagnie: les Holditch, Clark, Parker, Cockburn, Britten. Il n'est donc pas étonnant que ces premiers habitants de Sturgeon, perdus dans un entourage anglo-saxon, bâtisseurs d'une petite ville née, comme tant d'autres semblables, du Pacifique Canadien, aient eu besoin du secours spirituel des missionnaires venus de Sudbury.

En 1884-85, le P. Louis Côté, S.J., bâtit une chapelle-école (1) à l'angle des rues Front et Church. C'est le premier lieu de culte aménagé à l'Esturgeon même. En juin 1886, le P. J. Sinnett, S.J. (2), prit charge de la cure de North-Bay et de la desserte de Sturgeon Falls. Il fut remplacé, trois mois plus tard, par M. l'abbé Joseph Bloem. Un an après, son frère, Eugène Bloem, vint lui prêter main forte. Celui-ci s'occupa de la mission de Sturgeon jusqu'à l'arrivée de M. l'abbé Thomas Ferron, premier curé de Sturgeon.

⁽¹⁾ Pour corroborer les affirmations de l'auteur de ce travail, la rédaction ajoute quelques sources de renseignements: les archives de l'évêché de Peterborough, celles de l'évêché de North-Bay et du Collège du Sacré-Coeur (Journal du P. Hormisdas Caron, S.J.).

⁽²⁾ Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie, par le P. Lorenzo Cadieux, S.J. Document historique No 6 de la Société Historique du Nouvel-Ontario.



EGLISE ACTUELLE

Photo de Charles Faucon

L'un des premiers gestes de M. Ferron fut de remplacer la vieille chapelle par une nouvelle église, plus vaste et ainsi répondant à la population, qui avait tendance à s'épanouir. Mais un problème s'élevait au sujet de la nouvelle entreprise. L'ancienne chapelle se trouvait sise sur le terrain de M. Joseph Michaud, père de Messieurs Achille et Albert Michaud. Celui-ci voulait à tout prix voir agrandir la chapelle bâtie sur ses terres, car c'était un grand honneur pour lui de "posséder" l'église. Mais un autre paroissien briguait cet honneur. C'était M. Adrien Lévis, père de M. Henri Lévis, qui détenait quelques arpents de l'autre côté de la rivière, à 300 pieds environ des ponts, et voulait y élever le nouveau clocher. Tous deux de débattre le pour et le contre. Finalement M. Ferron donna gain de cause à M. Adrien Lévis, qui reçut l'église chez-lui (1892). Mais c'était folie de vouloir bâtir une église de l'autre côté de la rivière, quand tous les habitants se trouvaient de ce côté-ci. L'abbé Ferron, un peu tard, se rendit compte de sa bévue et démolit l'église (1893). Pour ne mécontenter ni l'un ni l'autre de ses paroissiens, il la fit rebâtir sur le terrain de l'église actuelle. C'était bien là la meilleure façon de ménager la chèvre et le chou! Un témoin de ce duel — à qui aurait l'église — affirme que si les deux messieurs avaient été tant soi peu batailleurs, la querelle aurait pu mal se terminer, tellement les choses s'étaient envenimées. Heureusement il n'en fut rien et cette scène paroissiale finit sans trop de heurts.

M. Ferron construisit aussi le presbytère tel qu'il est aujourd'hui. C'est dire que ce curé avait confiance dans l'avenir de sa nouvelle paroisse, car le presbytère de Sturgeon-Falls étonne encore, aujourd'hui que la ville est beaucoup plus considérable, par ses magnifiques proportions et son bel état de conservation. Malheureusement pour lui, l'abbé Ferron ne put jouir longtemps de son beau presbytère, car, en 1895, il dut céder la place à l'abbé T. Gingras.

Des deux prêtres qui suivent, les abbés T. Gingras (1896-1899) et P.-E. Grondin (1899-1901), on n'a rien retenu, sauf que M. le curé Gingras (des Trois-Rivières), qui fut très aimé durant les quelques années de son séjour à l'Esturgeon, dut quitter la place, miné par la tuberculose, et se retirer dans un hôpital de la province de Québec où il finit ses jours. Il vint à l'Esturgeon avec sa soeur, personne très aimable, la charité même, paraît-il, et qui ne contribua pas peu à faire aimer son frère, le curé.

Arrive à Sturgeon, en janvier 1902, celui que l'on peut considérer comme l'un de ses fondateurs: M. l'abbé Charles Langleis. C'était un excellent homme, un patriote ardent et un curé dévoué à l'extrême. Il vint à l'Esturgeon trop vieux pour



LE PRESBYTERE

changer d'idées sur certains sujets — politique, direction d'une paroisse — mais encore assez jeune pour s'adapter au milieu et plier quelque peu ses goûts à ceux de ses paroissiens. D'une sincérité à toute épreuve, et peut-être à cause de cela, ses relations extra-sacerdotales avec certains de ses paroissiens étaient peut-être parfois un peu tendues; mais quand il s'agissait du soin des âmes, rien de ce qui le touchait ne comptait plus: seul le bien des âmes lui tenait à coeur.

C'est à l'abbé Charles Langlois que les paroissiens de l'Esturgeon doivent d'avoir bâti l'église actuelle en 1914. Le contrat fut accordé à M. W. Daoust, de Noëlville; étaient cautions Messieurs Georges Lévesque et Zotique Mageau. Les frais réels dépassèrent les estimés; on dut combler la différence à même les revenus de la paroisse.

M. Langlois avait une tendance vers le parti conservateur. M. Zotique Mageau, doyen des hommes politiques de l'Esturgeon, rapporte là-dessus une intéressante anecdote. Tous deux s'en allaient à Ottawa, en 1911, au Congrès de l'Association d'Education. M. le curé Langlois, s'adressant à M. Mageau, lui dit: "Pour ma part, je suis absolument certain que vous allez

perdre vos élections!" M. Mageau, libéral, se présentait à la mairie contre M. Aubin, conservateur, que favorisait M. le Curé. M. Mageau de répliquer: "Monsieur le curé, vous venez de me gagner mes élections!" Cette parole de son curé l'avait tellement électrisé qu'il se jeta corps et âme dans la lutte municipale et

remporta la victoire haut la main.

Peu d'hommes ont contribué autant que M. Charles Langlois à rendre puissante la paroisse de l'Esturgeon. Curé durant les années où l'industrie du moulin battait son plein, dans une période où la population canadienne-française n'était pas en très grande majorité, il sut éviter les conflits de race, rendre à chacun son dû et, sans jamais céder sur les principes, en adoucir l'application et rendre tous les paroissiens heureux: IN CON-CORDIA SALUS! Il convient de souligner que le curé Langlois introduisit dans la paroisse, en 1904, les Filles de la Sagesse, qui font maintenant partie intégrante de la vie de notre petite ville. Elles ont formé depuis 1905, avec un zèle, une science et une piété insurpassés, les écoliers et écolières de l'Esturgeon. M. Langlois se montra un véritable champion de la cause française en Ontario, à l'occasion de l'infâme Règlement XVII. Il sut maintenir française sa paroisse, où l'on raconte encore quelques épisodes pittoresques de ces luttes. Sa générosité se déploya aussi activement à l'égard du Collège de Sudbury, qu'il aida à fonder et à vivre il légua à cette institution une succession évaluée à \$30,000.00. C'est dire l'importance qu'il attachait à cette oeuvre française du Nord-Ontario et à la vie française en Ontario. Il le manifesta par ses dons à l'Association Canadienne-Française d'Education d'Ontario, humble souche dans le temps, maintenant arbre vigoureux et qui sans cesse étend plus loin ses rameaux.

Pendant dix-huit ans (1901-1919) cet apôtre de la foi et de la race fut vraiment l'âme de la ville. Son souvenir est toujours vivant chez les paroissiens de l'Esturgeon: d'abord par l'église qui est son oeuvre, ensuite parce qu'il dort son dernier sommeil en plein centre de la paroisse, sous une grande croix qu'on lui a érigée; quand on dit à l'Esturgeon: "au temps du curé Langlois", cela signifie la plus belle époque avec celle de Mgr Lécuyer, ce qui n'est pas peu dire. Ces deux hommes reposent maintenant l'un près de l'autre. Le bien qu'ils ont ac-

compli, qui pourra jamais le mesurer?

Mgr J.-A. Lécuyer naquit à St-Anicet, le 14 décembre 1866. Il demeura 26 ans à Sturgeon, de 1919-1945. Ce furent les années les plus pleines de sa vie. C'est à l'Esturgeon qu'il bâtit vraiment sa maison, avec sa mère près de lui et cette grande famille qui l'entourait; c'est à Sturgeon-Falls que son souvenir vit avec le plus d'intensité. Après une carrière bien remplie



MGR J.-A. LECUYER

de professeur, de missionnaire et de curé, l'abbé Lécuyer vint à l'Esturgeon. Il inaugura sa carrière dans le Nord-Ontario en devenant curé de Verner (1902), puis premier curé de la paroisse St-Vincent-de-Paul de North-Bay (1919). En 1919, à la mort de M. Langlois, Mgr D. J. Scollard lui confiait la cure de Sturgeon-Falls (1). Dès l'année suivante (1920) Mgr Scollard, sentant la nécessité d'un interprète officiel des catholiques de langue française et de se décharger un peu du poids des affaires, nomma M. Lécuyer Vicaire Général du diocèse. Au fardeau d'une grosse paroisse à gérer venait s'ajouter, pour le nouveau curé, cette charge de conseiller. Mais avec sa tranquillité, son adresse et sa bonne humeur habituelles, Mgr Lécuyer entreprit de se servir le mieux possible des grands pouvoirs qui lui étaient confiés. Il se tira si bien d'affaire que, non seulement il conserva l'amitié de Mgr Scollard jusqu'à la mort de celui-ci, mais il continua à exercer cette charge sous le nouveau prélat, Mgr R.-H. Dignan. La maladie seule le força en 1941 à se démettre

⁽¹⁾ Pendant l'intérim, M. le curé Siméon Charpentier fut adminis-



M. l'abbé Siméon Charpentier



M. l'abbé Auguste Vaillancourt

de ses fonctions accablantes qui n'avaient pas peu contribué à miner ses forces.

En 1925, Mgr Lécuyer fut nommé prélat de la maison de Sa Sainteté. Grandes réjouissances à l'Esturgeon pour rendre hommage à ce curé de six ans qu'on aimait et respectait déjà et qui traitait tout le monde comme un père. C'est là un trait du caractère de Mgr Lécuyer qu'il importe de faire ressortir: il se considérait vraiment comme le père de la paroisse et des paroissiens. Dès son arrivée à l'Esturgeon, il s'appliqua à intensifier toutes les oeuvres paroissiales: la F.F.C.-F. si entreprenante, la Ligue du Sacré-Coeur, les Enfants de Marie, etc. A la mort de Mgr Scollard, il devint administrateur du diocèse; il en profita pour organiser définitivement l'A.C.J.C. diocésaine, que l'évêque ne voyait pas d'un bon oeil. Et la dépression vint, faisant d'une ville florissante une ville subventionnée par le gouvernement. Cependant Mgr Lécuyer ne perd pas courage et il sait par son calme remonter les coeurs abattus et rendre le sourire et la vie aux paroissiens appauvris. Il soutient par ses charités de nombreuses familles, ce qui ne l'empêche pas d'aider le Collège des Jésuites, dont il fut toujours l'ami dévoué.

1941: Mgr Lécuyer, miné par le travail et les soucis, entre à l'hôpital St-Jean-de-Brébeuf, qu'il avait fondé en 1927 et confié aux Filles de la Sagesse. Quatre années devaient s'écouler avant qu'il ne rendît le dernier soupir, le 14 juin 1945. De magnifiques funérailles furent le dernier hommage rendu à l'homme et à son oeuvre par la paroisse et les notables du diocèse. Le Conseil de Ville avait tenu à reconnaître officiellement le deuil de la population en proclamant congé civique le jour des funérailles.

De 1941 à 1945, la paroisse fut administrée par un prêtre jeune et vaillant qui sut, tout en marchant sur les traces de son vénérable prédécesseur, insuffler aux oeuvres paroissiales un regain de vie: M. l'abbé Auguste Vaillancourt, aujourd'hui

curé de St-Charles.

En 1945, Mgr Dignan nomme à Sturgeon Mgr Stéphane Côté, curé de Chelmsford. Ce n'est pas un mince honneur pour les citoyens de notre ville que d'avoir comme curé ce pionnier intrépide de nos luttes et ce défenseur de nos droits. Îl a déjà signalé son règne par d'heureuses innovations et continuera, souhaitons-le, à se prodiguer, longtemps encore, pour le bienêtre spirituel de ses ouailles (1).

LISTE DES CURES. DES ADMINISTRATEURS ET DES VICAIRES DE STURGEON-FALLS

MM. les curés				
Thomas Ferron	1891-1895	Charles Langlois	1901-1919	
T. Gingras	1896-1899	Mgr JA. Lécuyer	1919-1944	
PE. Grondin	1899-1901	Mgr Stéphane Côté	1945	
MM. les administrateurs				
Will. les authore et décembre 1919				
Siméon Charpentier — novembre et décembre 1919 Auguste Vaillancourt — 1941 à 1945				
	MM. les v	vicaires	128 200	
Pat. O'Leary	1895-1899	C. J. McHugh	1929-1932	
John O'Brien	1899-1901	J. G. Parent	1930-1935	
	1904-1905	Conrad Daigle	1931	
J. Crowley	1905 - 1906	J. A. Tourangeau	1932	
T. H. Trainer	1907	G. O'Shea	1933-1934	
P. R. MacCauley	1907	L. G. Smith	1934-1935	
Oscar Racette	1907	P. Mann	1935 - 1936	
	1909	Auguste Vaillancourt .	1935 - 1945	
LP. Thériault J. J. Brennan	1909	E. Gallagher	1936-1937	
	1912-1916	F. R. St-James	1938-1939	
J. Théod. Mercier	1917-1921	JW. Wells	1939-1940	
Siméon Charpentier	1921	J. J. Denaley	1940-1942	
I. L. Godin	1921-1922	François Blais	1941-1942	
L. Beaudry	1922	JE. Marchand	1942	
E. A. Hyatt	1922-1925	Ovila Campeau	1942-1946	
JP. Dubuc	1923-1928	Joffre Tourigny	1943-1946	
B. Flannery	1925	L. Cholette	1946	
A. J. Hogan	1925 - 1926	Fernand Lafontaine	1946	
J. H. Hurtubise	1926-1930	Laurent Villeneuve	1946	
L. Bourassa		Benoît Fortier	1946	
JP. M. Falardeau	1928-1929	Benott Fortier	T man	

(1) Voir notice biographique de Mgr S. Côté, P.D., dans le Document No 4 de la Société Historique du Nouvel-Ontario.

Vieilles choses et vieilles gens

par MME JOSEPH-EMILE COUSINEAU

Avant que les souvenirs du passé ne s'effacent au fond des mémoires, c'est un devoir agréable de présenter ces détails, recueillis pour cette "collectionneuse de richesses nationales" qu'est la Société Historique du Nouvel-Ontario.

Puisqu'une paroisse est une famille agrandie, vous verrez la grande famille, réunie autour de la table, dans la cuisine, l'une de nos cuisines comme a su les dessiner un Massicotte et les photographier un abbé Albert Tessier. La grande soeur, comptant sur votre obligeante attention, redira aux Anciens des choses connues, mais dévoilera peut-être aux plus jeunes des faits intéressants au sujet des premières années des Chutes-à-l'Eturgeon.

"Les commencements d'une paroisse sont toujours pénibles. Qui vient s'établir dans un centre nouveau doit s'attendre de souffrir de bien des manières. Nos premiers pionniers apportaient un mince bagage, mais ils étaient riches d'une grande confiance en Dieu, d'une foi endurante, d'une santé et d'une énergie inlassables, d'une franche gaîté, d'une hospitalité renommée".

AVANTAGES NATURELS

Ce n'est pas en vain que feu M. Adrien Lévis, le premier maire de notre ville, en 1895, choisissait pour devise du conseil municipal ces deux mots: "Sans faute". Climat salubre, site enchanteur, lac, rivière, îles, rochers, falaises, montagnes, vallées, forêts, chûtes, pêche, cultures, tous ces avantages naturels, nous les avons chez-nous, dans notre petite patrie.

En 1614, quand le Père Le Caron, récollet, arriva par les rivières Ottawa et Mattawa, après un portage de quelques milles, il campa à l'embouchure de la rivière Esturgeon où l'accueillirent les Indiens. Ce territoire de l'Esturgeon, comprenant deux milles carrés d'étendue, fut honoré comme d'une première bénédiction par le passage du missionnaire.

Dans une brochure esquissant les débuts de nos paroisses, le R. P. Théodore Desautels, S. J. (il signait Fidelis) raconte les voyages et les misères du P. Joseph Hanipaux, S.J., qui, dès 1847, fonda le centre des missions situées autour du Lac Supérieur. Le point de départ en était près de Thessalon. De là, le missionnaire visitait Blind-River, Fort La Cloche, puis il

entrait dans la baie Georgienne et poussait jusqu'à l'Île-aux-Chrétiens. En revenant, il traversait la rivière des Français et contournait le lac Nipissing. Il connaissait l'embouchure de la rivière Esturgeon, à trois milles environ au sud de la ville. Le Père Hanipaux y érigea une chapelle près de quarante ans avant tout établissement dans la région. Les chasseurs et les Indiens s'y construisirent un fort.

Madame Rochon, née Marie Restoule, nous dit qu'elle, ses frères et soeurs, quand ils passaient là en canot, ont vu souvent leur père (chef et interprète indien) aller au rivage et, avec son aviron, soulever et arracher des restes de vieux planchers et de longues écorces là où le Père Hanipaux avait bâti sa chapelle. Le Père avait prévu que ce poste amènerait le progrès, grâce à la traite des fourrures. La Compagnie de la Baie d'Hudson y bâtit un comptoir qui fut vendu à M. James Holditch en 1881.

Les explorateurs, les chercheurs de mines, les acheteurs de pelleteries, tous devaient traverser notre ville pour gagner

Site pittoresque, lieu de passage célèbre, ancien rendezvous des chasseurs comme des pêcheurs et marché de fourrures, rien de surprenant que les Odjibwés en fissent leur séjour de

LES ODJIBWES.

Parmi ces Indiens, les familles Restoule, Beaucage, Commanda, Goulet, Dokis, etc. jouissaient d'une excellente réputation.

Les Dokis s'appelaient d'abord "de l'Aigle". Mais les voyageurs anglais qui, par plaisir, faisaient plonger et nager les enfants, disaient d'eux: "They are real little ducks," d'où leur

surnom de Dokis.

prédilection.

Quand, vers 1884, M. Parker, le beau-frère de M. Holditch, arriva de Gravenhurst à South-River, son bateau échoua dans la glace du lac. M. Alexandre Dokis le tira de cette fâcheuse situation et l'amena chez-lui, à la Réserve de la baie Dokis. M. Parker fut très surpris de trouver en plein bois une si belle et si spacieuse maison, avec foyer de brique et vaisselle d'argent. Cette maison avait été construite par M. Corbeau de Penetanguishene, vers 1865. De là on transportait le matériel en d'immenses canots d'écorce. La latte fut faite par les Dokis, avec du cèdre. En 1895, M. Corbeau, visitant Warren, alla voir les Dokis; leur maison n'avait pas subi de réparations dans ces

⁽¹⁾ Lettre de Mile Marie-Jeanne Dubeau, notaire public à Warren. Mile Dubeau est la petite-fille de M. Corbeau.

trente années écoulées, excepté l'ajoute d'un foyer de pierre (1).

Nos anciens construisaient solide et confortable.

Les Restoule comptaient un des leurs, Etienne, parmi les athlètes. Doué d'une force hors du commun, il portait sur ses épaules cinq sacs de farine de cent livres chacun, jusqu'à la "Sandy" et jusqu'aux Chaudières.

PREMIERES ANNEES

Monsieur Holditch, installé seul au premier magasin (où se trouve le camp de M. Cuillérier), l'abandonna en 1882, quand il se construisit une maison de bois rond, près de la voie ferrée, au rocher du pont des chars. Il fit venir de South-River son épouse, née Helen Parker, et sa fille aînée, Margaret, âgée de 18 mois. Du même endroit et de Gravenhurst, vinrent, par la suite, les familles Richardson, J. D. Cockburn, Lellie, Parker, Stiller, Scott, Bard, Coombs, Kinch, etc.

Le 30 octobhe 1882, M. Louis-Isidore Jodoin, son épouse, née Mary Robinson, et leurs 9 enfants, dont le bébé Michel, âgé

de trois semaines, arrivaient à l'Esturgeon.

Ils venaient de Bonfield, Ont., où M. Jodoin était contremaître de section. Venus sur le bateau "Inter Ocean" jusqu'au lac des Vases (Muddy Lake), en bas de North-Bay, ils montaient sur des "jumpers" jusqu'au crique Duchesnay et, de là jusqu'aux rives de Nipissing, en canot. Ils couchèrent sous deux tentes de toile, le père avec les plus jeunes dans l'une, et la mère avec les plus vieux (9 et 11 ans) et son bébé. Ils habitèrent ces tentes jusqu'à ce que les homms du chantier du Pacifique Canadien, installés près de la voie ferrée, eussent construit un large camp où s'élève le garage de M. Théodore Gagné. Ils demeurèrent dans ce "manoir-hôpital" durant deux ans. Les missionnaires y disaient la messe, au grand bonheur de la mère, pieuse et robuste descendante d'Irlandais.

Les Jodoin étaient très populaires. Pas une noce ne se fêtait sans eux, car père et fils étaient des maîtres violoneux.

C'est en février 1883 que vint à Sturgeon le premier missionnaire jésuite, le P. Joseph Specht. Les notes de son journal et un extrait d'une de ses lettres nous en fournissent la preuve. "Le 5 février 1883, écrit-il, j'arrivai par le Pacifique Canadien à la baie de Beaucage, au nord du lac Nipissing, à 10 milles à l'ouest de North Bay. J'y fus bien accueilli et je logeai chez un M. Laronde. Je prêchais dans la boutique des charpentiers, car il y a là une division de chemin de fer; près de 3000 hommes, à part les femmes et les enfants, en suivent la construction. L'extrémité de ma mission est à 87 milles, à Sudbury; 37 milles

peuvent se faire par les chars. Trois endroits promettent de devenir de quelque importance: North Bay, l'Esturgeon et Sud-

bury." (1). A la fonte des neiges, fin d'avril 1883, M. et Mme Hercule Dicaire, née Délima Courtemanche, leurs quatre enfants et le grand-père, Antoine Dicaire, de Papineauville, s'installèrent dans un petit chantier, après avoir été en pension quelques jours chez M. Jodoin. Ce chantier était si bas que le grand-papa, qui mesurait six pieds, devait se plier en deux pour y entrer. Ils demeurèrent là (près de la croix de Jacques-Cartier) environ trois mois. Mme Dicaire acheta de M. J. Holditch un lot, à l'angle des rues Toronto et Front (où demeure M. Albert Marleau). Leur fille Odile, Mme Elzéar Labelle, a trouvé, parmi de vieux patrons de couture et des photographies, le contrat de cette vente, signé par M. Holditch (et non Holdridge), et où M. J. D. Cockburn, commis, était témoin. Le premier notaire établi ici rédigea le contrat; c'était M. J. Secord, parent au troisième degré de l'héroïne, Laura Secord (2).

Le même automne, 1883, du lac des Ecorces (Bark Lake, près de Egansville, Arnprior, Ont.) arrivaient M. et Mme Antoine Parisien (née Brisson) et leurs sept enfants. Ils eurent bien des difficultés en route, souffrant du froid, de la "méchante eau", mangeant "n'importe comment". Peu de temps après leur arrivée, ils perdirent deux fillettes, l'une de 6 et l'autre de 4 ans, qui, trop peu douillettées durant le trajet, avaient contracté des rhumes et des maux de gorge. Leurs restes furent enterrés dans un enclos, "à la coulée" (pas loin du cimetière actuel), et, plus tard, à North Bay. Madame Parisien était, avec Mme Richardson, une aide indispensable aux mamans d'alors, car il n'y avait pas de docteur.

Une des filles, Aurélie, épousa M. Charles French. Celui-ci habita la première maison construite en planches, qu'on faisait venir de Mattawa. Cette maison, située sur la rue Parker, brûla, et M. French se bâtit en arrière, sur la rue Nipissing. C'est là qu'il mourut à 92 ans, en 1934. M. Lefroy (Leffroi ou Lefroid), matelot de la Rivière-du-Loup, épousa une autre

⁽¹⁾ Document historique No 6 de la Société Historique du Nouvel-Ontario, "Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie", par le P. Lorenzo Cadieux, S.J.

⁽²⁾ Laura Ingersoll, plus connue sous le nom de Secord. Son mari se distingua dans la guerre de 1812, à Beaver Dam. Un monument érigé à Queenston nous le rappelle. Elle était fille de Thomas Ingersoll et d'Elisabeth Dewey et naquit en 1755, à Great Barrington, Massachusetts. Son mari, James, était le fils de James et de Madeleine Badeau. Détail ignoré, peut-être, de beaucoup d'historiens anglais, les Secord étaient, dit-on, des descendants de Français, des Sicard, huguenots. (N.D.L.R.)





LOUIS COTE, S.J.

JEAN-BAPTISTE NOLIN, S.J.

Parisien, Philomène. Ils tinrent le premier hôtel, sur l'avenue Railway, près de chez M. Max. Verdon. Lès Côté, les Bélanger, les Serré, les Mimeau, les Har-

Les Côte, les Bélanger, les Serré, les Mimeau, les Harbour, survenus dans le même temps, attiraient leur parenté. La population augmentait rapidement.

M. Harbour habitait près de la demeure de Mme Arcade Blais, où fut installée la première imprimerie en 1884, par un M. Lavallée, homme de petite taille mais d'un grand courage. Il publia "La Colonisation", où travaillèrent avec lui Mlle Béliveau, Mme Ferguson et M. Eric Maurice, co-propriétaire avec M. Julien Morissette du journal "La Frontière" de Rouyn-Noranda, P.Q. Vers 1886, M. Brousseau publiait "Le Courrier du Nipissing", qui devint "L'Entreprise". En 1900, la "Compagnie de Pulpe et de Papier" acheta le journal, qui devint "L'Advertiser" bilingue; le premier numéro était imprimé sur feuilles de couleurs, travail de nos fabricants de papier.

PREMIERS MISSIONNAIRES

En pays missionnaire, religion et instruction vont de pair et se partagent le même toit. L'Esturgeon a suivi cette coutume, nous avons eu notre chapelle-école. Le 1er juin 1883, le Père Nolin acheta de M. R. Lellie, un lot à l'angle des rues Front et Church, près de chez M. Joseph Malette, et fit ériger une chapelle-école de 30 x 40 pieds, la deuxième, car, nous l'avons rappelé plus haut, déjà en 1847, le P. Hanipaux avait construit une chapelle qui avait dû servir d'école. Dans le haut habitaient les gardiens. Le premier fut un M. Dionne; le second, M. Alphonse Mercier.

Les missionnaires qui desserviront l'Esturgeon seront tous des Pères de la Compagnie de Jésus, à l'exception du Père Nédelec, o.m.i., surnommé "petit père brûlé", à cause d'une cicatrice qu'il avait à la figure. Parmi les Jésuites, citons les Pères Louis Côté, J.-B. Nolin, François-Xavier Santerre, Hormisdas Caron, Edmond Rottot, Victor Hudon, Joseph Grenier, Olivier Neault, Théodore Desautels, Léopold Porcheron, qui passèrent dans la région à tour de rôle.

ECOLE

En septembre 1883, madame Denis Gauthier, née Rosa Serré, enseigna dans sa demeure (près de chez le Dr Paiement) durant sept mois, à \$14.00 par mois. Sa belle-soeur, Mme Venance Gauthier, née Alice Fortier, finit l'année.

Voici les noms des premiers élèves: Odile Dicaire, Aurore Dionne, Elzire Côté, Anna Landry, Lina Serré, une Gosselin, deux Guindon, Emma Nault, une Beauchamp, Alphonsine Mimeau, Imelda Désormeaux, Arthur Côté, Dollard, Willy, Johnny et Isidore Jodoin, Arthur et Horace Bélanger, deux Derias et Georges Mimeau, deux Landry, Paul Côté (6 ans) et les Coombs. Les livres étaient fournis par les Pères Jésuites. Tous avaient leur ardoise et leur petite bouteille d'eau. Heureuses étaient les fillettes d'avoir des bouteilles de musc, car les ardoises étaient parfumées!

Mlle Adélaïde Ricard enseigna, en 1884, dans le premier magasin de M. Joseph Michaud, qui l'avait loué cette année-là pour servir d'école. Elle avait \$175.00 par année et 53 élèves. MM. Louis-Isidore Jodoin, J.-B. Landry, Eloi Serré, Denis Gauthier, Vincent Bélanger et Stephen Fournier étaient commissaires. La messe se célébra souvent dans ce hangar.

A la fin d'avril 1886, dans la nuit qui suivit la clôture de la première retraite paroissiale prêchée dans notre région (par deux Pères Rédemptoristes), un incendie d'origine inconnue détruisit la chapelle-école, au grand chagrin de tous.

En 1886, Mme D. Gauthier prépara avec ses élèves une séance dont on parla beaucoup. L'une des premières élèves, Mme Elzéar Labelle, nous en rappelle le programme. Un

groupe d'élèves chanta "Les Cloches du Hameau". Les petits jouèrent une saynette. Arthur Bélanger chanta "Le petit aveugle et son chien". Rendu sur la scène, le chien s'échappa; on le chercha partout... Arthur dut s'exécuter sans son chien! Ce M. Bélanger devint le beau-frère de Monseigneur Lécuyer. Mme Gauthier, toujours bien misee et "à la mode", rendit un extrait d'opéra: "Mon coeur est là."

En 1891, Mme Gauthier enseigna le catéchisme dans sa maison, trois fois par semaine, à 23 enfants et à 3 adultes, les

préparant à leur confirmation.

PREMIERS BAPTEMES

Mélida Bégin naquit le 8 septembre 1883 et fut baptisée le 9; Marie-Arthémise Fournier naquit le 5 octobre et fut baptisée le même jour; Joseph-Victorien Aubin, né le 11 août 1883, fut baptisé 1 mois après; Marie-Louise Céré ou Serré, née le 3 décembre 1883, fut baptisée le 4 décembre; Joseph-Odilon Ouellet, né le 9 janvier 1884, fut baptisé le même jour.

PREMIERS MARIAGES

Théophile Triboutat (de France) épousa Démorise Lavoie, le 23 octobre 1883. Ils eurent comme témoins André Daigle et Arthur Perrot; et comme célébrant le P. Louis Côté, S.J. John Allard, veuf, originaire de l'Île des Allumettes, épousa Mélina Deschamps, 1er novembre 1883. Servirent de témoins: Félix Lesieur et Paul Laronde; le célébrant fut le P. Louis Côté, S.J. Charles Français épousa, le 10 juillet 1883, Aurélie Parisien. Le mariage fut célébré par le P. J.-B. Nolin, S.J. Arthur Damboise épousa, le 14 juillet 1884, Elmire Côté.

PREMIERES SEPULTURES

En 1883, le 17 octobre, Délina Lamothe, 1 an; le 23 octobre, Hormisdas Légaré, 2 ans; le 24 octobre, Joseph-Eugène et Thérèse-Eugénie Daoust, 1 mois; le 25 août, Marie Nadeau, le jour de sa naissance; le 8 décembre 1884, Hélène Dicaire, 3 ans; le 7 octobre 1885, William Montreuil, 23 ans; le 15 mars 1887, Magloire Désormeaux, 54 ans.

⁽¹⁾ Gracieuseté de l'archiviste du Collège du Sacré-Coeur de Sudbury.

MOEURS D'ANTAN

Croquons-les sur le vif parmi les plus menus faits.

L'esprit de foi était très développé, si nous en jugeons par le trait suivant. Au milieu de l'été de 1887, trois à quatre camps de bois rond furent brûlés dans le village par un feu de forêt qui dévasta les environs. M. et Mme Elzéar Mimeau vivaient sur la rue Lévesque, près de la demeure actuelle de M. L.-P. Lévesque. Quand il vit sa demeure menacée, M. Mimeau mit sa famille hors du danger et accrocha sa grande croix de tempérance au-dessus de la porte. Le feu passa sans "toucher chez Mimeau", vrai comme vous êtes là!

Quelle vie simple et joyeuse l'on menait alors!

Les pêcheurs, jeunes et vieux, vivaient des minutes émotionnantes, car la capture des esturgeons était toujours un "événement". Comment oublier la belle pièce de 6 pieds de long, pesant 242 livres, prise à la Chute en 1885 par MM. J.-B. Major et Félix Valade. Des 175, 190, 225, c'étaient des "ordinaires"! Les Cockburn vendaient du caviar jusqu'en Allemagne, et au Kaiser Guillaume II, qui donnait sa "commande" par l'intermédiaire de son médecin, nous a-t-on dit.

Les soirées d'été étaient bien gaies. Toutes les familles avaient leur chaloupe et allaient se promener sur l'eau. A plein gosier, tous chantaient et "se répondaient." Les échos répétaient ces airs charmants et français. Parfois, un esturgeon curieux et surpris, sortait de l'eau et manquait de faire

chavirer les embarcations.

Notre ville, dès les débuts, s'est montrée hospitalière. On le constatera par la réception faite à Sir Wilfrid Laurier. Sir Wilfrid, en juillet 1911, nous visita par train spécial. M. le député Mageau le reçut et offrit un dîner de gala. La Ville avait fait dresser un arc sur l'emplacement occupé par la station des pompiers. Mme "TiPike" Prieur, la charmante Juliette Ménard d'alors, lut l'adresse. Les écoliers des premiers rangs n'oublièrent pas cet "Honorable Monsieur" qui leur pinçait les joues.

Si, en écoutant ces détails, les "Anciens" ont été émus par l'écho de certains noms de parents bien-aimés, d'amis, de disparus; s'ils ont revécu quelques scènes de leur jeunesse, mon but est doublement atteint. Dans ce travail, j'avais eu tout d'abord l'idée de rendre hommage à notre alerte Société Histo-

rique du Nouvel-Ontario.

Si, en plus, je contribuais à stimuler les "jeunes", qui seront, trop tôt hélas! les vieux de l'Esturgeon, le but de la Société Historique serait dépassé. Ces jeunes seront frappés, sans doute, comme nous, par ce rapprochement d'autrefois et d'aujourd'hui. En 1883, quelques familles fondaient notre petite patrie. Au-

jourd'hui, malgré la dépression de 1931, la guerre et ses désaxements, ces familles atteignent le chiffre respectable de 790. N'y a-t-il pas là une source féconde d'espoir et de fierté?

Les jeunes, à l'école de la Petite Histoire, apprendront à continuer, héroïquement s'il le faut, l'oeuvre si bien commencée par leurs pères, ces gais pionniers, robustes de coeur et d'âme!

LES PREMIERS

- Les premiers médecins: Dr Dubé, que M. Michaud fit venir de Rimouski; puis le Dr H. Boileau vint en 1888, ensuite les Docteurs Bolster et Aubin.
- Les premiers députés canadiens-français à la Législature de l'Ontario: MM. Joseph Michaud, Osias Aubin, Albert Aubin, Théodore Legault, Zotique Mageau.
- Les premiers avocats: les frères McKee, M. Jules-Albert Philion.
- Les premiers dentistes: MM. Kenny Douglas, Carnell et Georges Lévesque.
- Les premiers notaires: MM. Secord, Onésime Lafrance, Zotique Mageau.
- Le premier agent des Indiens: Dr Cain. Les premiers maîtres de poste: MM. Holditch, McLeod, J. D. Cockburn, qui fut propriétaire du premier théâtre.
- Le premier inspecteur des pêcheries: M. Richardson. Les premiers cordonniers: MM. Richardson, Harbour.
- Les premiers trappeurs blancs: MM. Gignac et Ferris. Le premier bailli: M. Louis-Isidore Jodoin. Les premiers barbiers mettaient un bol de faïence sur la tête
- du "tonsuré" et la coupe se faisait sans façon ni déboursé. Le premier boulanger: M. Alexis Chrétien. Les premiers bouchers: MM. Dick McGrath, Plaud, Willie Jo-
- doin. Les premiers photographes: MM. Collin, Paissant et Irmand
- Lebel.
 Les premiers policiers: Kinch, Brousseau, Osias Leblanc.
- Les premiers laitiers: "les petits frères" Joseph, Stanislas, François-Xavier et Wilfrid Gagné. MM. Augustin Daoust et François Lafrance.
- Les premières couturières: Mlles Caron (Mmes Laquerre et Potvin), Mlles Annie et Mary Richardson. Mme François tissait au métier. En 1904, le dernier ouvrage qu'elle vendit fut 40 verges de catalogne beige, rose et jaune, de 40 pouces de large. Mme Lafrance avait alors à peu près 40 ans.
- Le premier tailleur: M. Alphonse Mercier.

La première banque portait le nom "The Traders". Elle était située dans l'édifice de M. Isidore Quenneville. M. Chalmers en fut le premier gérant, en 1899. Elle devint en 1912 "La Royale". La Banque Canadienne Nationale eut une succursale à Sturgeon en 1916.

Le premier moulin à scie, bâti par M. Martin Russell, fut vendu par le même à M. Baxter. On l'apercevait sur la petite île, entre les deux rives, où sont les ponts, près du moulin

à papier.

La première boutique à forge appartenait à M. J.-B. Serré, décédé à l'âge de cent ans, à Desaulniers, Ont.

Le premier magasin de gros, de liqueurs fortes et douces et d'épicerie, appartenait à MM. Zotique Mageau et Eugène Serré. Il se trouvait à l'endroit où demeure M. Lavoie.

La première imprimerie appartenait à M. Lavallée.

Les premiers journaux: La Colonisation, Le Courrier du Ni-

pissing, L'Entreprise.

Le premier président de la "Saint-Jean-Baptiste: M. Zotique Mageau, les premiers conseillers: MM. Joseph Michaud, Georges Lévesque, Hormisdas Legault, W. Gignac, Adrien Lévis, Isidore Quenneville, Louis-Isidore Jodoin, L. St-Pierre.



Souvenirs de la politique municipale

par ZOTIQUE MAGEAU

Depuis mon arrivée à l'Esturgeon, il y a 60 ans, j'ai été fort intimement mêlé à toutes les activités sociales et politiques de notre ville. J'ai été témoin de tous les événements marquants de l'évolution de notre paroisse depuis plus de 50 ans. Aussi souvent que j'ai pu le faire, j'ai collaboré à la besogne, voulant de tout mon coeur contribuer autant que possible au développement de Sturgeon-Falls.

C'est pourquoi, malgré mon âge (1), je n'ai pas hésité à accepter de relater mes souvenirs du passé de notre belle ville. Depuis sa fondation, l'Esturgeon a conquis une place toujours

plus avantageuse dans la région.

En 1879, trois ans avant la construction du Pacifique Canadien, James Holditch et John Parker, partis de Bracebridge, repéraient le lot 4, concession no 2 du canton de Springer. James Holditch, selon toutes les apparences, se trouve être le premier habitant blanc de l'Esturgeon.



LE BLASON DE LA VILLE

La scission du canton de Springer suivait en 1895, et le village fut érigé en ville par le gouvernement provincial. La division en quartiers s'énonçait comme suit: Holditch, Cockburn et Michaud. Chaque quartier élisait ses conseillers, mais le maire, responsable de son administration devant tous les électeurs, devait se faire élire par toute la ville. Le premier maire a été feu J.-A. Lévis, un Canadien français, qui présida la première assemblée du conseil, le 2 mars 1896. Toutefois, dès 1884, le gouvernement avait jugé bon de doter le canton de Springer d'un Conseil Municipal.

⁽¹⁾ M. Mageau aura 82 ans, le 6 mars 1947.

Sturgeon-Falls couvre une superficie d'un mille et demi carré, susceptible de contenir confortablement une population globale d'un million et plus, ce qui rendrait l'entretien plutôt coûteux.

Dès 1900, le système d'élection des conseillers par quartier fut aboli. Il n'y eut donc au Conseil qu'un seul "canayen" pour représenter ses compatriotes alors en minorité. Cet unique conseiller canadien-français se trouve être le signataire de ce travail, élu sous le maire J. D. Cockburn. Le secrétaire, orangiste farouche, se nommait H. E. McKee. Au cours de l'année, le Conseil choisit six citoyens réunis en comité pour gaspiller \$8,000 dans la construction d'un canal d'égoût sur la rue King. Les ignorants qui formaient ce comité reçurent le sobriquet de "cabochons". Le Canadien français s'éleva vigoureusement contre son exclusion de ce comité. Ses collègues le menacèrent et, rageurs devant son flegme, passèrent des menaces aux actes. Il s'ensuivit une courte bagarre que l'intervention du maire apaisa.

Le secrétaire McKee, violent et par surcroît autoritaire, se montrait de plus en plus audacieux dans son administration, si bien qu'il fut révoqué aux élections de septembre. Lui seul sembla regretter ce départ. M. J.-A. Lévis, qui lui succéda à ce poste, l'occupa avec une telle honnêteté que les habitants de l'Esturgeon ne crurent pas devoir le remplacer. Il demeura donc secrétaire-archiviste jusqu'à sa mort. Je me plais à évoquer ici la figure si digne d'éloges de J.-A. Lévis. Ce sont des volontés patientes comme la sienne qui édifient les cités florissantes, et l'Esturgeon lui doit beaucoup de son aisance.

Pour le louer de son attitude courageuse, les citoyens élurent par acclamation le signataire de ce récit maire pour l'an 1901-1902. Non que la majorité fût, en ce temps, canadiennefrançaise; mais elle se plaisait, par ce geste, à reconnaître la loyauté d'un homme qui n'avait pas eu peur de se lever et de protester contre la rapacité des dirigeants de la ville. Afin de les remercier de la confiance dont ils lui donnaient une si évidente preuve, le nouvel élu embrigada rapidement les ouvriers et, dès cette première année, construisit les égoûts.

Voici la succession des maires: en 1903, John Parker; 1904, Georges Lévesque; en 1905, H. E. McKee; en 1906, Zotique Mageau. Sous cette dernière administration, on installa à l'Esturgeon un système d'aqueduc. Toutes les commodités modernes se trouvaient ainsi à la portée de nos gens. 1907 vit porter Neil McArthur à la mairie; 1908, Nap. Roy; 1909, Denis Dumouchel; 1910, John Parker. En 1911, mes concitoyens me choisirent de nouveau. Je ne manquai pas, cette année-là, de régler l'épineuse question des taxes scolaires.

D'après le bill Michaud, passé en 1904 par la Législature d'Ontario, la "Sturgeon-Falls Pulp and Paper Co. Ltd." d'Angleterre s'engageait à distribuer ses taxes entre les deux écoles de la ville: la séparée et la publique. Mais quand vint le moment de mettre cette loi à exécution, le président du comité régissant l'école publique ne voulut rien entendre et ce n'est qu'après un grand nombre d'entrevues et d'explications, que l'on s'arrêta à un compromis rendant à l'école séparée environ les deux tiers de ce qui lui était dû. La rancoeur et le fanatisme dont faisait montre le "Canon Pearcy" nous donnent un exemple de plus des obstacles que les pionniers de la ville eurent à surmonter pour qu'on rendît justice à leurs compatriotes, et de la haine gratuite dont les dirigeants anglais nous comblaient quand nous travaillions pour les nôtres.



M. ZOTIQUE MAGEAU

Heureusement, tous les Anglo-canadiens de l'Esturgeon n'étaient pas animés des mêmes sentiments de haine farouche à notre égard. Témoin, John Parker qui devint maire en 1812 et que nous ne pouvons que louer pour son esprit de conciliation et de justice. En 1913, je fus nommé à la mairie; 1914-15, James Lillie; 1916, Louis-Philippe Lévesque; 1917-18-19, Osias

Aubin; 1920, James Lillie; 1921, Zotique Mageau. En 1922, la ville acheta la Sturgeon-Falls Electric Light Co. Ltd., qui lui rapporta de gros profits tout en rendant service aux citoyens. C'est en 1922 également que la municipalité construisit sur les rives de l'Esturgeon le réservoir de la ville. On y purifie l'eau par un système de filtration absolument moderne.

Pour les années qui suivent, la liste des maires se lit ainsi: en 1923, Théodore Legault; 1924, Lionel Fortier; 1925, James Lillie; 1826 à 1930, Osias Aubin; 1931, Zotique Mageau. Au cours de l'année 1931, les rues King, Front et Main furent macadamisées aux frais du gouvernement provincial. Seul le renouvellement des égoûts fut à la charge de la municipalité, qui dut payer trente-cinq mille dollars pour ces utiles réparations. Une somme de \$15,000 demeurait en caisse. Chose très remarquable, après avoir acquitté toutes ses dettes, la ville, depuis 1931, n'a pas payé une seule obligation. C'est donc qu'elle est en banqueroute depuis cette date.

M. J.-Pierre Marchildon fut maire de 1932 à 1934. Sous son administration, le gouvernement d'Ontario prodigua ses largesses sous forme de "secours directs" distribués à tous les nécessiteux. Le gouvernement avait nommé, dans cette affaire, un inspecteur municipal qui vérifiait les comptes des municipalités. Celles qui étaient endettées tombaient sous la tutelle du gouvernement. Voilà ce qui arriva à l'Esturgeon. On tint une enquête royale dont le résultat, il faut bien l'admettre, n'était guère flatteur pour les distributeurs du secours.

Sous les administrations de MM. Paul Villeneuve (1935-1936), J. B. Allain (1937-1939), J.-F. Demers (1941-45), Roy Cockburn (1946), on continua à distribuer les secours sur le même train. Aussi, la situation de la ville ne s'est-elle pas améliorée. C'est le contraire!

Il ne me reste plus qu'à faire l'historique de ce qui fut notre grande industrie, et cela me semble d'une égale importance pour la connaissance de la situation financière actuelle de Sturgeon-Falls. En 1894, Paget, Heat & Co., de Huntsville, construisirent le premier moulin à pulpe sur la rivière Esturgeon. La ville, cependant, dut leur fournir \$7,000.00; ils achetèrent, cette même année, le pouvoir d'eau de Martin Russel de Renfrew. Peu après les fonds vinrent à manquer et l'entreprise périclita. La compagnie vendit toutes ses propriétés à la Sturgeon Falls Pulp & Paper Co. Ltd. d'Angleterre, qui dut dépenser au moins \$28,000.00 pour équiper son moulin afin de fabriquer du papier à journal. La ville, vu la grandeur de leur exploitation et les profits qu'elle rapportait aux habitants, exempta cette compagnie de taxes municipales pour un terme de dix ans.



LE MOULIN

En 1903, le moulin passa aux mains de l'"Imperial Paper Mills of London, England". Cette compagnie continua à manufacturer du papier jusqu'en 1911. Vendu à la Ontario Pulp Co. à cette date, le moulin s'élevait à \$1,881,616.00. Cette dernière compagnie disparut rapidement. En 1912, "The Good Old Spanish River Pulp and Paper Co. Ltd." achetait les intérêts en liquidation de "l'Ontario Pulp Co. Ltd." Par un arrangement spécial, dû à l'entremise du gérant, le Colonel Jones, l'Ecole Séparée reçut \$13.500.00 par année, jusqu'à ce que l'Abitibi Power and Paper Co. Ltd." accaparât le moulin. Cette concession était faite à l'Ecole Séparée afin de faciliter l'adoption d'un règlement fixant l'évaluation de la Compagnie, pour fin de taxes municipales, à \$800,000.00. Dès que les dirigeants de l'Abitibi Power entrèrent en fonction, ils refusèrent de respecter les engagements pris par la "Spanish River Pulp and Paper Co." et ne firent à l'Ecole qu'un seul paiement de \$6,500.00, en 1931, don qui ne s'est pas renouvelé depuis.

L'Esturgeon, dès ses débuts, et en dépit de toutes les adversités qui l'accablèrent, fut et demeure encore un des noyaux de Canadiens français le plus solide, sur lequel on peut compter lorsqu'il s'agit d'activer la solidarité canadienne-française en

Nouvel-Ontario.

L'éducation à Sturgeon-Falls

Ecole Saint-Joseph

par la Révérende Mère Marie de Jésus

Le 25 juin 1904, la Commission scolaire de l'école séparée, dite Ecole Saint-Joseph, demande des Soeurs aux Supérieures de la Congrégation des Filles de la Sagesse. L'acte est signé par M. Joseph Michaud, secrétaire, et par M. Serré, commissaire. Le 5 septembre de la même année voit l'arrivée des premières Filles de la Sagesse: la Supérieure, la Chère Sr Elisabeth de la Croix, Sr Marguerite de Chantal, Sr Albertine de St-Joseph et Sr Jacques, converse. Leur fondateur, le Bienheureux de Montfort, fut un ardent apôtre de la jeunesse. Par sa charité mariale et son amour de la croix: Aller à Jésus par Marie, il sut imprimer au dévouement de ses Filles un cachet particulier. Héritières de son esprit, ces dignes religieuses, malgré les débuts nécessairement difficiles en un pays inconnu, surent se donner inlassablement à la nouvelle tâche confiée à leur zèle. MIle Eugénie Gourdine, pourvue du diplôme d'Ontario, les secondait dans l'enseignement. L'école n'était pas encore terminée, et déjà 300 enfants attendaient dans la cour, le 6 septembre au matin; de ce nombre étaient Messieurs Achille Michaud, Georges Lévesque, Armand Rivet, Pierre Lévis, Mlles Corinne Aubin, Blanche Marchildon et tant d'autres.

Les Frères de l'Ecole chrétienne de Ploermel, arrivés en même temps que les Soeurs, installaient leurs classes dans l'ancienne école; ils avaient 100 garçons. Les Soeurs, avec 200 filles, occupaient le rez-de-chaussée de la même maison. Huit jours plus tard, une classe était transférée dans le nouveau bâtiment, dépourvu de tout. La population, touchée de la pauvreté des Soeurs, se montra très sympathique et leur apporta des denrées.

Le 27 octobre 1904 amenait la première visite de M. l'Inspecteur Pendergast, qui n'était pas du tout favorable à la cause canadienne-française.

Deux ans après leur arrivée, les Frères quittaient définitivement Sturgeon-Falls, laissant aux religieuses la direction des garçons. Donc, en septembre 1906, 358 élèves étaient inscrits et répartis en 7 classes. La tâche devenait assez onéreuse, exigeant de la part des éducatrices une très grande fermeté mêlée de douceur. Les chroniques du temps relatent que les garçons ne craignaient que la Chère Soeur Marguerite.

En mai 1908, c'est la première visite de M. l'Inspecteur Gaboury, un Canadien-français. Quelle consolation pour les institutrices de se sentir secondées dans leur tâche!

Avec l'inauguration de l'Ecole Modèle, en 1909, les classes de St-Joseph, à la demande du Gouvernement, devenaient des "classes d'enseignement pratique". Surcroît de travail pour

les institutrices, obligées d'acquérir un diplôme.

Tous se souviennent sans doute du régime qu'imposait le Règlement XVII dans les écoles: abolition de l'enseignement du français dans les classes enfantines. Par contre, on se rappelle avec fierté et reconnaissance la terrible lutte des nôtres, leurs nombreux sacrifices et leur patriotisme pour conserver nos droits envers et contre tout. Il vous vient peut-être à la mémoire — je m'adresse aux plus anciens — l'incident suivant arrivé dans notre école. Le 13 novembre 1912, l'Inspecteur anglais et protestant, Monsieur White se présente à l'école St-Joseph. Suivant le mot d'ordre donné par les Commissaires, les 400 enfants quittent l'école en silence, dans un ordre parfait et l'Inspecteur n'inspecte que des classes vides. (C'était l'ordre écrit des pa-



ECOLE SAINT-JOSEPH

Photo de Charles Faucon

rents.) Nous serons à même de constater que ce premier geste de fierté nationale aura des répercussions dans l'avenir.

Malgré le peu d'encouragement du Ministère de l'Instruction publique et de Messieurs les Inspecteurs, le personnel enseignant continue à donner grande attention à l'enseignement du français dans les classes. Les instances des nôtres furent telles qu'en 1928, le Ministère mettait, dans le programme et aux examens. le "français" au même niveau que l'anglais. Notre cause était

gagnée. Nos écoles devenaient des "écoles bilingues" avec leurs inspecteurs attitrés. Mentionnons en passant le dévouement inlassable de M. l'Inspecteur, M. C. X. Charron, qui, de 1930 à 1945, se donne sans compter à notre chère école St-Joseph.

Depuis un an, M. Lucien Laplante le remplace.

En septembre 1917, l'affluence des enfants est telle qu'il est absolument nécessaire d'ouvrir une nouvelle classe. Le local de l'école St-Joseph devenu insuffisant, les Commissaires ont obtenu de M. le curé Charles Langlois d'établir une classe dans le sous-sol de l'église. C'est la dixième classe. En 1918, ouverture d'une autre classe au même endroit. Ces locaux ne suffisent plus au nombre toujours croissant des élèves; d'où nécessité d'agrandir. C'est donc le 22 juin 1921 que l'on commence les travaux d'agrandissement à l'école St-Joseph. Aux douze classes déjà existantes, six autres s'ajoutent. Après 1930, malgré la fermeture du moulin à papier, cinq autres classes devront être aménagées provisoirement dans le sous-sol de l'école et dans une salle du couvent.

Voici quelques statistiques:

ques seathered					
Ēn	1936	on	enregistrait	1049	élèves
	1937	"	",	1099	- 99
"	1938	"	"	1034	"
**	1939	"	"	1060	"
"	1940	"	"	1074	"
"	1941	"	, ,,	1049	"
,,	1942	"	"	948	"
,,	1943	"	"	841	"

Aujourd'hui, l'école compte 24 classes — dont 21 bilingues et trois anglaises — confiées à 10 religieuses et 14 laïques. Depuis la guerre, le nombre des élèves a quelque peu diminué. Les familles nous quittent pour aller chercher fortune ailleurs. Actuellement, nos classes comptent 840 élèves.

Tous les ans, un certain nombre de nos enfants obtiennent leur certificat d'entrée bilingue. Depuis 1934, notre école jouit du privilège de "recommander" les élèves de la 8e année d'après leur travail journalier; c'est un grand moyen d'émulation pour

nos finissants.

Les enfants des classes supérieures sont des membres actifs des Sections Juvéniles. La Croisade Eucharistique fait également bonne figure. Les élèves des 7e et 8e années sont groupés en deux associations mariales florissantes: les Servantes de Marie, pour les filles, et les Chevaliers de la Vierge, pour les garçons.

Depuis mai 1938, date de l'inauguration des Concours français primaires, quatre élèves de l'Ecole St-Joseph ont été succes-

sivement lauréats de ce Concours provincial et jouissent maintenant d'une bourse d'étude aux Collèges de Sudbury et de Rigaud. Tous les ans, nous avons eu l'honneur de compter un lauréat au concours régional de français.

De plus, l'école a remporté deux trophées du "sou scolaire" de l'Association Canadienne-française d'Education d'Ontario,

pour les années 1941-42 et 1942-43.

Souhaitons, pour le plus grand bien de la gent écolière et la gloire de notre population canadienne-française, que l'Ecole St-Joseph soit de plus en plus prospère, que les parents secondent les efforts du personnel enseignant de ce foyer d'éducation et coopèrent plus que jamais à la formation religieuse, morale et patriotique de leurs enfants.

Personnel enseignant de l'Ecole St-Joseph "Primaire" 1946-47

Soeur Alfred de la Sagesse, principale,
Soeur Isidore de la Croix,
Soeur Samuel du Sacré-Coeur,
Soeur Irène de l'Enfant-Jésus.
Soeur Marie-Edmond,
Soeur Hélène du Sauveur,
Soeur Adélard de la
Visitation,
Soeur Amélia du Rosaire,
Soeur Adeline de la Trinité,
Soeur Marie-Anna de la
Croix,
Soeur Thérèse-Lucie,

Soeur Colette de Marie.

M. René Thibault,
M. Gérard Ouellette,
Mme Raoul Maisonneuve.
Mme Mélodie McKenney,
Mlle Germaine Serré,
Mlle Gabrielle Robert,
Mlle Rolande Dénommée,
Mlle Thérèse Cholette,
Mlle Irène Masse,
Mlle Rita Faubert,
Mlle Yolande Perrault,
Mlle Bruna Brazzoni.

Pensionnat Notre-Dame-de-Lourdes

Révérende Mère Marie-Hervé de Jésus

En prenant la direction des classes paroissiales, les Filles de la Sagesse désiraient ouvrir un pensionnat. Leur projet fut bientôt réalisé. La première pensionnaire leur arrivait de Cache-Bay le 31 octobre 1904, à peine deux mois après leur installation.

Jusqu'ici, les Soeurs avaient occupé le rez-de-chaussée; ce ne fut qu'en 1906 que l'en commença la construction de leur Couvent. Six mois plus tard, le bâtiment achevé fut bénit par Mgr D.-J. Scollard et son assistant, le R. P. O'Brien. Le pensionnat, érigé sous le vocable de Notre-Dame-de-Lourdes, ouvrait ses portes en septembre 1907. Une trentaine de pensionnaires réparties en 2 classes suivaient les cours. "Petit grain de sénevé" qui ira se développant et autour duquel se grefferont

des oeuvres multiples.

En effet, durant les mois d'été 1909, les institutrices, qui suivent les cours donnés par M. l'Inspecteur Gaboury et par M. Paiement, demandent l'hospitalité aux religieuses. En septembre de la même année s'ouvrait l'Ecole Modèle, avec subsides alloués aux pensionnaires par le gouvernement. La plupart des jeunes filles fréquentant l'école prennent pension au couvent, si bien qu'on projette une construction. Le principal de l'école réclame bientôt une religieuse pour l'enseignement du français. Une Fille de la Sagesse y consacrera son temps avec zèle et compétence jusqu'en 1935, date de la fermeture de cette institution.

Le projet d'agrandissement du pensionnat ne fut réalisé qu'en 1920. "Qui bâtit, pâtit" dit le proverbe. En cette circonstance, la population de Sturgeon-Falls se montra on ne peut plus sympathique, assurant par ses générosités le succès d'une magnifique tombola organisée pour défrayer les dépenses de construction. Deux ans plus tard, la partie réservée aux élèves de l'Ecole Modèle fut remise à neuf. La cour des pensionnaires est fermée par un mur qui joint les deux ailes du couvent, et ceci permet d'élever plusieurs appartements spacieux. Enfin, en 1928, le nombre toujours croissant des pensionnaires et des élèves de l'Ecole Modèle nécessite de nouveau un agrandissement des dortoirs. Les mansardes du premier couvent sont donc remplacées par un 3e étage spacieux et bien éclairé. Cette amélioration donne au couvent son aspect actuel.

Voyons les résultats de cette institution:

"Vous connaîtrez l'arbre à ses fruits", a dit le Maître. L'arbre de la Sagesse s'est couvert de fruits riches et abondants. Ce sont:

-Ces centaines de mères de familles, qui, après avoir puisé les vrais principes d'une vie sincèrement chrétienne et française, se font un devoir et un honneur de les infuser à leurs nombreux enfants, assurant ainsi la vitalité de la race française au Canada. Gloire à ces mères héroïques!

-Ce sont encore ces dévouées Institutrices laïques, lumières bienfaisantes des générations montantes, les éclairant, les réchauffant d'un patriotisme sain, les guidant dans la voie du bien,

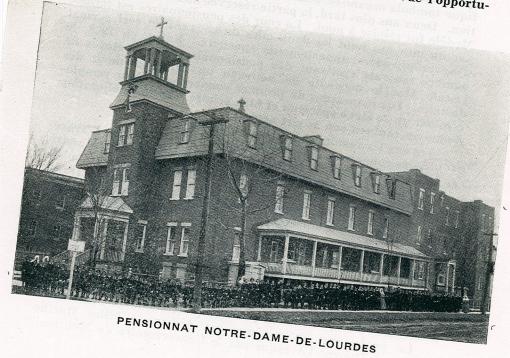
avec autant de fierté que de désintéressement.

-Ce sont ces spécialistes en couture, peinture ou musique, témoignant d'une formation plus complète reçue au pensionnat. Le professorat en musique est décerné à Mlles Marthe Vachon et Thérèse Lévesque par le Conservatoire de Montréal. Le lauréat est le privilège de plusieurs, entre autres Mlles Antoinette Paiement, Yvonne Labelle, Gilberte Dompierre, pour ne citer que des noms bien connus.

Mais la récompense convoitée par les éducatrices religieuses est la cueillette des vocations. Ici encore, la Providence fut magnifique. Les vocations religieuses, pour la Sagesse seule-ment, dépassent la centaine, dont une trentaine de la localité. Honneur aux parents chrétiens qui savent reconnaître les droits de Dieu sur leurs enfants! Quelques âmes apôtres sont allées servir le Maître dans d'autres champs d'action: SS. de l'Assomption, SS. de Sainte-Anne, SS. de l'Immaculée-Conception, SS. de la Providence.

Les refraites font.

Les retraites fermées, données d'abord aux institutrices des cours d'été, sont bientôt offertes à toutes les dames et jeunes de la région. La première retraite compte 44 personnes; à la demande pressante de Mgr Lécuyer, les religieuses acceptent dès la première années. En juin 1941, dent dès la première année, preuve incontestable de l'opportunité de l'oeuvre.



— 44 **_**

pendant, elle exerce sa juriuse.

du district de Nipissing à l'ouest de North-Bay.

à tout étudiant qualifié, c'est-à-dire à tout élève qui a passé avec succès les examens d'entrée aux écoles secondaires d'Ontario, sans distinction ni de race, ni de secte. Son but est de donner à tous ceux qui le veulent une éducation libérale, basée sur des principes chrétiens.

Depuis longtemps, les gens de Sturgeon sentaient la nécessité d'une école primaire supérieure. En effet, les élèves qui voulaient parfaire leurs études devaient aller à l'extérieur, soit à North-Bay, soit à Sudbury. Lorsqu'en 1935, le Ministère d'Education d'Ontario abolit les "Ecoles Modèles", certains citoyens clairvoyants et entreprenants profitèrent de l'occasion pour obtenir du gouvernement l'édifice de l'école modèle, afin d'y fonder une école secondaire. La commission scolaire publique avait déjà, en ce temps-là, un "Continuation School". Le présent "High School" est donc la fusion de ces deux institutions en une seule plus élaborée et complète. Malheureusement, le personnel de plus de deux cents est trop nombreux pour loger tout entier dans un seul édifice. C'est pourquoi l'ancien "Continuation School" sert encore d'annexe à l'école. Cela nuit à l'administration centrale et complique l'organisation et la surveillance.

Néanmoins, après dix années d'existence, l'école a prouvé son utilité. Ses fondateurs et ses directeurs voient leurs efforts justifiés et récompensés par le progrès et les nombreux succès des élèves, succès qui font l'envie de plusieurs écoles des alentours. Depuis quatre ans, les étudiants du High School ont gagné quinze bourses d'étude; nombre de gradués sont maintenant professionnels ou gens d'affaires, tandis que d'autres poursuivent leurs études universitaires dans les arts, la médecine, le génie ou la théologie.

L'école offre un cours général de cinq ans et un cours commercial de trois ans. Le premier, par l'étude des langues, de l'histoire et des sciences expérimentales et sociales, prépare l'étudiant à une spécialité professionnelle telle que la médecine, le génie, le droit et l'enseignement. Le second permet aux gradués d'entrer directement dans le commerce. La culture générale des adolescents est enrichie par l'organisation de clubs et de sociétés scolaires, de jeux athlétiques et d'un corps de cadets

Le principal mérite de l'école lui vient cependant de son caractère bilingue. On y offre des cours parallèles en anglais et en français pour ceux qui veulent cet entraînement nécessaire. Les citoyens de Sturgeon-Falls s'enorgueillissent du fait que les élèves de races et de croyances différentes travaillent ensemble en parfaite harmonie. Ici, il y a vraiment l'unité dans la diversité.

Le "High School", en soi un modèle de l'accord entre les races, cherche à inculquer à ses élèves cette conception plus générale de l'éducation. C'est le désir des directeurs que, lorsque les étudiants seront devenus des citoyens complets, ils continuent à se servir sagement des connaissances acquises à l'école, et qu'ils conservent et chérissent les idéals nécessaires au progrès ordonné de la société. Car la personne vraiment éduquée n'est pas celle qui fait parade d'une prétentieuse érudition, mais bien celle qui est éclairée dans ses intérêts, personnelle dans ses jugements, efficace dans son travail, et toujours prête à soutenir le droit et la justice.

Hôpital St-Jean-de-Brébeuf par la REVERENDE MERE MARIE DE JESUS

En 1927, Monseigneur J.-A. Lécuyer, le vrai pasteur de la paroisse, rêve d'un hôpital pour le bien de son cher troupeau. Ce rêve devient une réalité dès juillet par l'arrivée des deux premières infirmières destinées à l'hôpital St-Jean--de-Brébeuf: les chères Soeurs Marie-Thérèsa et Clara de St-Honoré, qui font partie de la Communauté du Couvent jusqu'à l'arrivée de la première supérieure, la Chère Soeur Sosthène.



La maison de Monsieur A.-B. Girard, achetée à dessein par Mgr Lécuyer, subit les transformations urgentes. Les deux premières Soeurs seront aidées dans leur lourde tâche par le personnel laïc nécessaire.

Le 31 juillet, Mgr Lécuyer annonce que l'hôpital est ouvert. Dès 4 heures du matin, Madame Antonio Lévesque donnait naissance à une petite fille, baptisée sous le nom de Jeanne en l'honneur de saint Jean de Brébeuf. Le 3 septembre 1928, à l'arrivée de la première Supérieure, la communauté de Brébeuf se détachait de celle de Notre-Dame de Lourdes. Elle comptait quatre Religieuses et la Supérieure. Les médecins d'alors étaient les docteurs Paul Coulombe, Horace Paiement, A. Rowley, et W. C. Peddlar.

L'oeuvre se développant continuellement, nous voyons le

grain de sénévé croître à vue d'oeil.

En 1930, c'est la construction d'un troisième étage, où l'on installe oratoire, salle d'opération, rayons X, laboratoire et cuisine ainsi que salle à manger.

En 1935, par l'acquisition de la maison voisine pour la Communauté, plusieurs appartements peuvent être convertis en chambres de malades. Malgré ces changements, il sera urgent de construire de nouveau, car l'hôpital, aménagé pour 40 malades, en compte souvent 45 et plus. Vrai problème d'adaptation, résolu chaque fois par la pure charité des Soeurs, toujours secondées par le dévouement des docteurs P. Coulombe et H. Paiement.

Les humbles débuts de cette belle oeuvre ont été bénis. Dire le nombre de malades qui y ont retrouvé la santé, d'agonisants qui ont vu s'ouvrir pour eux les portes de l'éternité après une mort édifiante, nous serait doux et consolant; moins cependant que le souvenir des âmes ramenées à Dieu par la souffrance, sous l'influence des religieuses au dévouement inlassable et maternel. La Communauté de l'hôpital compte actuellement 15 religieuses.

Rendons grâce, ici, à la Providence qui dispose avec sagesse des hommes et des événements. Mgr Lécuyer, notre vénérable Prélat, ne se doutait guère qu'en faisant le don de l'immeuble aux Filles de la Sagesse, sa charité serait récompensée au-delà de ses espérances, que cet hôpital deviendrait l'asile de ses jours d'épreuve, et qu'ainsi ses admirables infirmières pourraient expérimenter à leur tour la maxime connue: "Il est plus

doux de donner que de recevoir".

C'est, en effet, le premier janvier 1941 qu notre bon Mgr Lécuyer, terrassé par la maladie, arrivait à l'hôpital, où il devait demeurer 4 ans et demi, entouré des soins les plus empressés. Sa présence était une bénédiction et une source d'édification pour tous. Avec vénération et piété filiale, la Bonne Mère et les religieuses lui prodiguèrent les soins que réclamait son état. On s'était habitué à cette chère présence et quand il fut question de construire un nouvel hôpital, construction devenue urgente et très encouragée par Mgr Lécuyer, il fut convenu que des appartements spéciaux seraient aménagés pour le distingué patient. Mais les vues du Bon Maître étaient tout autres, et, dans la nuit du 13 juin 1946, d'une façon presque subite sinon

imprévue, notre bon Mgr rendait sa belle âme à Dieu, après avoir reçu le sacrement d'Extrême-Onction des mains de M.

l'abbé Auguste Vaillancourt.

Ce fut une très pénible épreuve, mais Monseigneur ne nous a pas quittées. Du haut du ciel, il veille sur nous et nous obtient des faveurs spéciales; surtout il s'intéresse grandement à la nouvelle construction, qui continuera sa belle oeuvre. Les Supérieures des Filles de la Sagesse ont décidé la construction

d'un nouvel hôpital pouvant contenir 100 lits.

L'hôpital actuel servira de résidence aux religieuses, qui ont été jusqu'ici très à l'étroit. Le nouvel immeuble sera relié à l'ancien par une magnifique chapelle. Aujourd'hui, ces plans ne sont plus de simples spéculations, mais bien une réalité des plus consolantes. Les travaux sont fort avancés. Il est probable, cependant, que l'ouverture de l'hôpital ne pourra se faire en septembre comme l'avait prévu l'architecte, M. P. J. O'Gorman, mais enfin, nous l'espérons, dans un avenir très prochain. Ce sera la réalisation de nos bien légitimes désirs. Tous les sacrifices que s'impose la Congrégation pour un pareil travail seront récompensés sans aucun doute par le bien qui s'y fera.

L'hôpital est complètement à l'épreuve du feu et insonore. Des chambres de luxe, des chambres privées, semi-privées, des petites salles de six lits et des chambres d'isolement pourront

accommoder toutes les catégories de patients.

Des appareils de rayons X et de physiothérapie seront installés dès l'ouverture ainsi qu'un département de maternité avec pouponnières des plus modernes, complètement isolés des autres sections. De spacieux solariums seront à la disposition des malades à chaque étage.

Des appartements privés, chambre, salon, salle à dîner, etc.,

seront réservés à l'aumônier résidant.

Le corps médical comprend actuellement les docteurs P. Coulombe, H. Paiement, ouvriers de la première heure, le Docteur P. M. Young, arrivé en 1939, et le Dr R. Cholette, arrivé en juin dernier. Ces quatre médecins se dépensent d'une façon admirable pour le plus grand bien des patients et sont aidés par le personnel religieux, qui compte aujourd'hui 20 membres et dont le dévouement est bien connu.

Monseigneur Stéphane Côté, curé actuel de Sturgeon-Falls, prenant à coeur l'oeuvre de son prédécesseur et grand ami, Mgr Lécuyer, continue d'aider de toute façon, par ses conseils et ses générosités, qui le classent parmi les premiers bienfaiteurs.

Trois pionniers revivent

ZOTIQUE MAGEAU

Voici quelques détails sur les activités et les aventures du plus vieux paroissien de Sturgeon-Falls, M. Zotique Mageau, né à Ste-Julienne, P.Q., le 6 mars 1865.

Son père, Félix Mageau, et sa mère, Judith Roy dit Audy, quittèrent leur province natale, en avril 1867, pour venir se tailler une terre en pleine forêt vierge, au Castor, à deux milles du village d'Embrun, dans le comté de Russel. Le jeune Zotique fréquenta assidûment les écoles primaires d'Embrun et des environs, pour finir ce que son père appela ses "études" à l'école anglaise de Duncanville, aujourd'hui appelé Russell. Il étudia pendant trois mois à cette dernière école, et lorsqu'il eut appris suffisamment l'anglais, son père l'en retira pour l'employer comme interprète dans ses marchés avec les écossais de Mosswood, de Winchester et même de Morrisbargh.

En 1881, il travaille en qualité de commis d'épicerie dans le magasin de F. Barrette. Mais parce que les salaires payés par M. Barrette sont vraiment trop bas, il s'engage comme bûcheron, à \$30.00 par mois, soit trois fois le salaire qu'il recevait chez Barrette. Il part donc avec une trentaine de jeunes gens du Castor, pour travailler à Luther City, près de Saginaw, dans l'état de Michigan, où un camp de cent hommes coupent des billots de pin blanc et n'ont que des boeufs pour haler (skidder). Au retour de ce voyage, en mars 1882, il devient commis de M. Chabot d'Ottawa, au magasin de la rue Sussex. Comme il possède l'art de blaguer les pauvres voyageurs, son patron le choisit pour ouvrir un magasin à Sudbury!

Il y arrive le 24 juin 1884 et se met immédiatement en relations avec le bon Père Jean-Baptiste Nolin, s.j., afin d'obtenir un magasin sur le terrain de ce dernier. Moyennant "dix gros dollars", il peut dresser sa tente et étaler sans plus de façon

ses marchandises sur des bancs.

En octobre 1884, le Pacifique Canadien transporte son bureau-chef à Biscotasing. Le magasin de M. Mageau déménage alors à Biscotasing, attendu que Sudbury, à l'automne de 1884, ressemble plus à un cimetière qu'à un centre d'affaires. Mais la difficulté à Biscotasing consiste à trouver un endroit pour s'installer. Le Pacifique Canadien, en effet, possède le bureau, le magasin et tout le terrain autour de la gare, et il ne permet à personne de s'installer dans cet endroit. Avec

un nommé Cookstey, M. Mageau se voit forcé de dresser ses

tentes sur une île, à deux milles de la gare.

Biscotasing se trouve, en 1885, le centre d'affaires par excellence, le réseau de l'est ayant été réuni à celui de l'ouest à Amyot et Grasset, à peu près vingt-cinq milles à l'est de White River. C'est aussi l'endroit réputé le plus "tough" de toute la nouvelle ligne. Voici deux exemples typiques. Au printemps de 1885, onze cadavres sont retirés du lac, afin d'éviter la corruption de l'eau. Au commencement de juillet 1885, la petite prison contient sept ou huit "bootleggers". Certains de leurs amis décident alors de rassembler une vingtaine d'hommes de même calibre, dans le but de libérer leurs copains de la prison. Le 10 juillet, ils désarment les deux gardes du Pacifique Canadien, et, après les avoir battus les laissent à demimorts, ensuite ils se dirigent tout droit au bureau du vieux magistrat McNaughton, qui, après avoir reçu une couple de taloches sur la tête, s'empresse de donner les clefs de la prison à un fortà-bras. Tous ces bandits organisent alors une procession triomphale à travers la métropole du temps, s'emparant de tout ce dont ils croient avoir besoin dans les magasins. Mais la noce se termine le 12 juillet, lorsque Joseph Rogers, chef des constables provinciaux, arrive à Biscotasing avec douze hommes armés. Tous les pillards sont arrêtés et expédiés dans l'est, à la prison de Carleton.

Ce nettoyage est suivi d'un autre. Le chef Rogers fit abattre les deux tiers des maisons de la place. La seule bâtisse épargnée fut celle du magasin Chabot où nous demeurions. Pour rester dans un tel milieu, il ne fallait pas avoir froid aux yeux.

A Bisco, la chapelle où le P. Hormisdas Caron, S.J., célèbre la messe tous les mois, mesure 18 pieds par 25, mais c'est assez

grand pour ceux qui la fréquentent...

En octobre 1885, le Pacifique Canadien déménage de nouveau son bureau-chef à Chapleau. André Santerre et Alexandre Langis y achèvent leur contrat pour le nettoyage du terrain où la Compagnie doit ériger ses entrepôts et ses usines. André Santerre demeure à Chapleau jusqu'à sa mort en 1925, tandis que Langis quitte cette ville pour Cobalt vers 1903. Ces deux hommes sont les premiers blancs à habiter Chapleau, exception faite des employés du Pacifique Canadien: hommes de bureau, ingénieurs, arpenteurs et aides.

M. Mageau doit évidemment transporter à Chapleau son magasin ambulant. Mais là encore, le Pacifique Canadien possède tout le terrain avoisinant le petit village. On doit donc s'installer dans une petite île, à deux milles du village. En 1887, la compagnie Chabot et Mageau est dissoute, ce dernier continuant seul les affaires. Le 19 juin 1887, il se marie à

l'hôpital "Lady Minto" avec Saladine Serré, fille d'Eloi Serré de St-André-Avellin; le R.P. Donovan, s.j., bénit le mariage.

Dans l'automne de 1889, tout le magasin Mageau, qui n'était pas assuré, passe à la "grillade". De plus, l'argent de la fabrique, disparaît également dans l'incendie.

Au mois de janvier 1889, la firme Flannery et Mageau euvre à Sudbury un magasin d'habits pour hommes. A l'automne de 1890 et 1891, M. Mageau est élu consciller pour le canton McKim avec Etienne Fournier comme maire, et Jos. Anctil, Dan. O'Connor Jack McCormack comme conseillers.

En mars 1892, c'est l'établissement définitif à Sturgeon Falls, ville où M. Mageau vivra jusqu'à nos jours. Il occupe à tour de rôle, dans cet endroit, toutes les positions importantes. Il est élu maire dix ou onze fois. Toute une série de travaux importants sont exécutés lorsqu'il occupe la direction de l'exécutif de la ville. Il est élu président de nombreuses associations, entre autres: le Board of Trade, la Société d'Agriculture, la St-Jean-Baptiste, la St-Joseph, la "C.M.A.", les Forestiers catholiques, le "High School." De plus il est créé Grand Chevalier de Colomb.

En 1906 et 1907, il lance, à Chapleau, la firme "The Mageau and Leblanc Lumber Co. Ltd." Dans ce but, il achète le petit moulin d'Aldège Leblanc. Mais l'entreprise s'avère malheureuse. Toutefois M. Mageau fait reconstruire le petit pouvoir d'eau sur la rivière Kapuskasing, ce qui permet d'introduire l'électricité dans Chapleau. Toute l'affaire est vendue pour un joli montant à James Austin.

En 1911, M. Mageau est élu député libéral au Provincial pour la circonscription de Sturgeon-Falls, et il est réélu en 1914, 1919 et 1923; en 1926 il résigne ses fonctions. C'est donc dire qu'il est sur la brèche pendant toute la bataille autour du Règlement 17. Le Droit d'Ottawa est alors rempli d'éloges à l'adresse des députés canadiens-français qui défendent avec tant de courage la cause chère à tous les leurs.

M. Mageau fonde en 1914, à Field, une nouvelle compagnie, la "Mageau Lumber Co.', qui prospère jusqu'en 1932, lorsqu'un malentendu la fait disparaître. Aujourd'hui M. Mageau s'occupe uniquement de ses fermes.

Il parle aussi avec éloge de sa belle famille. De son premier mariage avec Saladine Serré, il eut cinq enfants: Marie-Blanche (Mme Stanislas Aubry), Alice (Mme Lionel Lavigne), Jean-Léo, lieutenant, Rémi, agent d'assurances à Sturgeon, Jean-Paul, décédé en 1939.

De son second mariage avec Clara-Frances Perreault, le 9 janvier 1812, à Sheenboro, il eut quatre enfants: Louise, (Sr Ste-Françoise d'Annecy, Cong. Notre-Dame), Hélène, sténo-

graphe, Zotique, Edgar, lieutenant, blessé en 1944, professeur

au Collegiate de Kirkland Lake, et Ubald.

En 1920, lui et sa femme font un voyage en Europe. Il obtient même du Pape Benoît XV une audience privée. Le Père Jasoni, secrétaire-archiviste, lui fait visiter St-Jean de Latran, la plus vieille église de Rome, ainsi que ses trois églises souterraines.

Voilà donc, en résumé, une partie des activités de M. Zotique Mageau, le plus ancien paroissien de Sturgeon Falls.

JOSEPH MICHAUD 1857-1913

Le nom de Joseph Michaud évoque dans la mémoire des "anciens" un souvenir aussi lointain que la fondation de Sturgeon Falls. L'arrivée de celui-ci en notre ville date de 1883.

Son ancêtre, Pierre Michaud, était originaire de "Michaut", commune du département de Saône-et-Loire, France. Il vint au Canada en 1663, et ses descendants s'établirent à Kamouraska.

Joseph Michaud est né à St-Fabien, village de la province de Québec, le 13 juin 1857. Il est le fils d'Etienne Michaud et de Julie Martin. Après ses études au collège de Rimouski, il travailla au compte de Charles Lamontagne, marchand de Ste-Anne-des-Monts. Mais cet emploi lui rapportait fort peu. Aussi le jeune Michaud, d'un tempérament énergique, rêvait-il d'une vie plus active, plus mouvementée. Voyager lui souriait, mais où aller? L'occasion ne tarda pas à se présenter. La Compagnie du Pacifique Canadien commençait, en 1878, les travaux de construction d'un chemin de fer transcontinental. Elle embauchait des hommes venant de toutes les parties du pays. Joseph s'engagea et vint à Pembroke rejoindre le gros des travailleurs. Il fut d'abord commis, puis contrôleur au service de John Ducas. Peu après il devint vendeur à son propre compte. Il suivait les employés de la compagnie de poste en poste. Il se rendit même jusqu'à Biscotasing, cù il se bâtit un magasin. Comme le village ne donnait aucun signe de progrès, il revint à Sturgeon Falls pour s'y établir. L'avenir semblait prometteur à cet endroit.

Il achète le magasin de M. Hudon, là où se trouve la résidence actuelle de M. Ovide Lafrenière, rue Lévesque. Pendant quelque temps, il travaille de concert avec M. Emile Lamontagne, puis, le 18 novembre 1885, il s'associe M. Gauthier et s'enregistre sous la raison sociale JOSEPH MICHAUD & CIE. C'est en novembre 1887 qu'il fonde la firme MICHAUD & LEVESQUE. Ils construisent un magasin général à l'angle des

rues Front et Main, là où se dresse la croix Jacques-Cartier. Ils bâtissent un autre magasin à Verner, qu'ils vendent plus tard à Monsieur A.-V. Girard.

Naturellement, le commerce progresse avec le développement de la ville et le local devient trop étroit. Alors les deux associés décident de construire un bel édifice à trois étages en briques solides. Ils choisirent l'endroit le plus central, à l'angle des rues Main et Queen. L'ancienne compagnie prit le nom de Michaud & Lévesque Ltée (1912).

Le commerce de Joseph Michaud n'absorbait pas son temps au point de restreindre son dévouement aux oeuvres paroissiales, scolaires, municipales et politiques.



Sir Wilfrid LAURIER et M. Joseph MICHAUD à North-Bay en 1907.

Il fit don à la paroisse, en 1887 croit-on, d'un terrain situé sur la rue Church, là où demeure actuellement M. Joseph Malette. C'est l'emplacement même où fut construite la première église. M. Michaud donna encore le terrain de l'église de Noëlville.

Il remplit plusieurs postes à la Commission Scolaire: syndic en 1898 (1), commissaire en 1901, président de 1903 à 1905.

Ses compatriotes l'ont élu maire en 1899, conseiller à deux reprises, puis député libéral au provincial de 1903 à 1906. Grâce à lui fut voté en 1904 le fameux "Bill Michaud", qui mettait fin à une situation fort embarrassante pour les Canadiens français.

⁽¹⁾ Archives de l'Ecole Séparée de Sturgeon-Falls.

A la construction de l'usine Sturgeon Falls Pulp Co., les Canadiens français avaient signé un contrat avec la Commission scolaire de l'Ecole Publique. Par ce contrat, la moitié des taxes payées par la compagnie de pulpe devaient être versées au compte de l'Ecole Séparée Bilingue (c'est-à-dire à l'école canadienne-française). Mais les contribuables de l'Ecole Publique regrettèrent ce beau geste de "Fair-Play" et ne payèrent aucune taxe aux Ecoles Séparées, jusqu'au moment où M. Michaud réussit à faire voter son bill. Cette loi stipulait le paiement des taxes par l'Ecole Publique et aussi le remboursements des arrérages et intérêtês. Cette belle victoire, qui, somme toute, n'était que l'exécution à la lettre d'un contrat signé, souleva une vague de fanatisme par toute la province ontarienne. La presse jaune donna dans le mouvement. Le Globe and Mail, le Telegram crièrent de plus belle. La violence de leur indignation comme l'intempérance de leur langage rappelaient l'époque de Georges Brown. Malgré toute la campagne orangiste, M. Michaud eut gain de cause, grâce à des appuis solides au Parlement.

C'est à la suite de ces événements que la Commission scolaire française donna à une école récemment construite le nom de "St-Joseph", en l'honneur du saint patron du Canada

et aussi parce que M. Michaud portait ce prénom.

N'eût été le grave accident qui ébranla sa robuste constitution et abrégea ses jours, ce patriote aurait continué à exercer son influence dans les domaines municipal et politique. Il mourut en 1913, à l'âge de 56 ans. Quelques jours après son décès, M. Jules-Albert Philion, écrivit son éloge funèbre:

"Modeste et quelque peu timide, la vie publique n'avait pour lui aucun attrait. Ce qui n'empêcha pas ses concitoyens, qui admiraient sa droiture de caractère et la puissance de son jugement, de l'élire à la Législature provinciale de 1902 à 1905, où il se montra un habile représentant de ses compatriotes. Il fut de plus élu maire de sa ville et conseiller municipal durant plusieurs années, et son expérience des affaires et la sagesse de ses opinions rendirent ses services d'un prix incalculable.

Prospère dans son commerce, heureux à son foyer, il alla plus loin. Il voulut faire d'autres heureux, et l'on ne saurait compter le nombre de colons qu'il a protégés et d'âmes qu'il a soutenues. Joseph Michaud sera toujours appelé "le père des colons", titre que leur profonde reconnaissance lui a affectueusement décerné. Et trait agréable de son caractère, que sa charité s'exerçât en aide pécuniaire, en sages directives ou en paroles réconfortantes, tout cela il le faisait humblement, et c'était le besoin de sa riche nature d'oublier le bien qu'il avait pu faire". (Cité dans l'ADVERTISER and New Ontario Gazette, Sturgeon-Falls, 2 octobre 1913).

Joseph Michaud avait épousé Emma Morand à Sturgeon Falls, le 16 septembre 1888. Celle-ci était la fille de David Morand (Morin). De quatorze enfants, dix survécurent: Rodolphe, radiologiste à Moose Jaw, Sask.; Achille, marchand; Corinne, Mme J.-O. Quenneville; Albert, marchand; Marie-Louise, Mme Antoine Desautels de Coniston; Marie-Jeanne, Mme Chéri Laplante d'Ottawa; Alice, Mme Ernest Sénécal de Montréal; Antonio, pharmacien à Sudbury; Aline, Soeur Emma de la Sagesse, décédée; Thérèse, qui réside à Coniston.

Quelques années après la mort de Joseph Michaud, son ami et associé Georges Lévesque mourut subitement. Puis, le magasin lui-même disparut dans les flammes en 1919. Ce fut l'occasion de dissoudre la Compagnie "Michaud & Lévesque". Les enfants des deux pionniers le désiraient ainsi. Depuis lors, Achille est propriétaire d'un commerce de nouveautés, de vêtements pour hommes et de chaussures; Albert possède un commerce personnel sous la raison sociale Michaud et Frères. Tous deux, occupant la même bâtisse sur la rue King, s'efforcent de suivre l'exemple de leur père et de prendre une part active aux oeuvres sociales et religieuses de leur ville.

GEORGES LEVESQUE

1857-1916

Georges Lévesque est né à la Rivière-Ouelle en 1857. Il était le plus âgé d'une famille de cultivateurs de onze enfants. Il fit ses études à l'école primaire de son village natal et passa ensuite quelques années au collège Dufresne, maison d'éduca-

tion qui n'existe plus aujourd'hui.

Vers l'âge de dix-sept ans, il suivit l'exode des nôtres aux Etats-Unis. Il travailla quelque temps dans une briqueterie de la Nouvelle-Angleterre. Ce voyage aux Etats-Unis laissa dans sa mémoire des impressions ineffaçables. En 1875, il devint commis au service de M. Macaire Côté, marchand à Ste-Anne-des-Monts. C'est là qu'il fit connaissance de M. Joseph Michaud, commis dans un autre magasin et avec qui il devait s'associer plus tard pour fonder la maison Michaud & Lévesque.

Ce qui nous intéresse au point de vue historique, dans cette courte notice biographique, c'est la date de l'arrivée des pionniers dans le Nouvel-Ontario. M. Georges Lévesque y arriva en 1883 et s'installa à Sudbury. A ce moment, la ville de Sudbury n'était pas la métropole mondiale du nickel.

Il travailla dans un magasin du Pacifique Canadien. Dans cette ville il rencontra un grand nombre de vieux pionniers du nord de l'Ontario. La plupart sont disparus. En 1887, il

élisait domicile à Sturgeon-Falls, qu'il ne devait plus quitter. Le 3 novembre de la même année, il entrait en société avec M. Joseph Michaud pour fonder la compagnie Michaud & Lévesque. Les deux hommes, bien faits pour se comprendre, s'entendirent, en 1912, pour réorganiser leur compagnie, vingtcinq ans après sa fondation, sous la raison sociale de Michaud & Lévesque Limitée. M. Georges Lévesque, comme tous les hommes d'affaires de son temps, a pris une part active au développement de Sturgeon Falls et des villages environnants.

Ses intérêts personnels grandirent avec la ville et furent toujours intimement liés au progrès de la région. Il fut maire de la ville, maintes fois conseiller, commissaire d'école, etc. et s'intéressa à toutes les organisations patriotiques.

En politique, il était libéral. Son parti le sollicita de se présenter, lors d'une élection fédérale, dans la circonscription électorale de Nipissing, mais il refusa. Point orateur et fuyant la publicité, il lui répugnait de se jeter dans la mêlée.

Homme simple et modeste, il était affable et digne. Dignité qui en imposait même à ses amis; ils ne le tutoyèrent jamais. Il n'était pas l'ami de tout le monde, mais il avait de nombreux amis. Au nombre de ceux-là, il pouvait compter M. le curé Charles Langlois.

Ces deux hommes, de caractère opposé, qui différaient en politique sur les points essentiels, s'entendirent à merveille parce qu'ils se reconnaissaient l'un et l'autre de bonne foi. Témoin,

la fondation du Collège de Sudbury.

L'auteur de cette silhouette biographique a sous les yeux le livre du Père Albert Plante, S.J., "Vingt-cinq ans de vie française". On peut lire le paragraphe suivant, à la page 35:

"En février 1910, les Canadiens français de la région présentèrent une requête à Mgr Scollard, par l'entremise de M. Georges Lévesque, de Sturgeon Falls. Ils lui demandaient de hâter l'établissement du collège et sollicitaient une entrevue à North Bay pour étudier la question..."

Plus loin, suit une lettre de M. Georges Lévesque à Mgr Scollard (23 février 1910), lui demandant une entrevue pour lui soumettre la question: "To submit to your Lordship the question of the erection of a French-English College in the East of West-Nipissing." Enfin, une lettre adressée au Père Provincial nous indique à quel point il désirait la fondation du Collège: "Il nous reste à nous entendre sur les moyens à prendre pour mener l'entreprise à bonne fin, et dans ce but, Très Révérend Père, nous sollicitons vos conseils. Si vous croyez qu'il serait utile qu'une députation de nos gens aillent vous voir à Montréal, nous irons. Dans tous les cas nous serons contents de suivre la direction que nous vous prions de nous indiquer."



STURGEON-FALLS VERS 1900.

Ceux qui ont connu le Père Charles Langlois, curé de Sturgeon, et sa générosité princière envers le Collège de Sudbury, ne peuvent pas croire que M. Georges Lévesque, son paroissien, aurait écrit des lettres de cette nature sans avoir discuté, au préalable, la question avec son curé et fait jouer des influences auprès des autorités. Laissons à d'autres mieux renseignés la tâche d'expliquer les débuts du Collège de Sudbury et l'acquiescement soudain de l'épiscopat.

Ce "coup de main" donné à la fondation du Collège de

Ce "coup de main" donné à la fondation du Collège de Sudbury fut le dernier acte public de M. Georges Lévesque. Il avait épousé, en 1884, Marie-Laure Godreau, qui mourut deux ans plus tard; puis, en secondes noces, Eliza Lespérance, en 1889. Ils eurent six enfants: Louis-Philippe, marchand à Sturgeon; Ernest, décédé; Edgar, décédé; Georges, dentiste à Sturgeon; Antonio, décédé; Elianne, Mme A. J. Simard, de

Ville-Marie.
En 1913, son associé, M. Joseph Michaud, mourait à l'âge de 56 ans; M. Lévesque continua à diriger la maison Michaud & Lévesque Ltée jusqu'en 1916. Il succomba à une crise cardiaque le 16 octobre 1916. Il était âgé de 59 ans.

L'âme musicale de Sturgeon-Falls

par MME ROLANDE MICHAUD-REGIMBAL (1)

Connaissez-vous cette fable de Vitalis: "Le paon et le rossignol?"

Un paon vantait son beau plumage, Un rossignol, son joli chant... Se louer ainsi n'est pas sage, Mais que de gens en font autant.

Il ne m'appartient pas de vanter, mais de faire connaître un peu les talents de notre cher Sturgeon, ville à l'âme musicale. Nos grand'mères nous racontent que, dans leur jeunesse, on aimait à entendre les jolies voix se relancer dans les soirées, chantant ballades, romances ou chansons à répondre de notre charmant folklore. Et l'on reprenait en choeur, au son entraînant des traditionnels violoneux. Quelques privilégiés avaient un harmonium, et, plus tard, un piano. Les talents ne manquaient certes pas.

Les souvenirs les plus lointains mettent en lumière Mlle Désourdy, qui fut la première organiste de la paroisse. Nous n'avions alors que l'harmonium dans notre petite église blanche. Elle y dirigea le choeur dont M. Adrien Lévis était le maîtrechantre. Mlle Yielding succéda à Mlle Désourdy et, plus tard, M. Lafrance prit l'office de chantre qu'il garda de nombreuses années. Quelques années passèrent et M. Marchildon le suppléa

au choeur.

L'année 1897 nous présente Mlle Alice Desjardins, si populaire par son dévouement et si aimée des jeunes. Premier professeur de piano, elle eut de nombreuses élèves dont plusieurs témoignent encore de son excellente technique. Citons Mme

⁽¹⁾ Mme Sylvio Regimbal (Rolande Michaud) est une artiste de grand talent. Elle a étudié au couvent de la Congrégation de Notre-Dame à Ottawa, où elle devint première soliste de la chorale. A un concours "Twilight Music Club", organisé en 1938, elle se classa deuxième. De retour à Sturgeon Falls qui la fête, elle est l'invitée de différentes organisations. Dans une de ces soirées, elle interprétera avec art le rôle de Marie-Antoinette dans l'opéra du même nom. A North-Bay, elle remportera la palme au programme d'élimination de "Ken Sable". La récompense en est un vovage à Toronto. où elle arrive première dans les récompense en est un voyage à Toronto, où elle arrive première dans les semi-finales et deuxième dans les finales. En 1939, la Croix-Rouge de Sudbury et le Collège du Sacré-Coeur la présentent, l'une en récital, l'autre en concert. Sudbury l'applaudit encore au Festival de musique de 1946 (N.D.L.R.)



Mme Rolande MICHAUD-REGIMBAL au piano, et sa tante, Mme Chéri LAPLANTE.

Stanislas Aubry (Blanche Mageau), Mme L.-Philippe Lévesque (Théona Legault), Mme J.-O. Quenneville (Corinne Michaud), Mlles Caroline Lauzon, Flore Trudel, V. Marchildon, les trois soeurs Aubin, etc. A Mlle Desjardins revient le crédit du premier récital paroissial. Mlle Corinne Aubin se souvient d'y avoir joué un duo avec Mlle C. Lauzon. Le titre, "La Chasse

aux lions". Elle n'était pas haute alors et personne n'eut peur

des lions; au contraire, on applaudit vivement.

Plusieurs des élèves de Mlle Desjardins poursuivirent des études avancées aux couvents. Mentionnons Mme L.-Philippe Lévesque, première lauréate de notre ville et première lauréate des SS. de Ste-Anne à Lachine, qui obtint son diplôme du "Dominion College of Music" de Montréal. Elle enseigna jusqu'à son mariage. Mme Stanislas Aubry débuta avec Mme Desjardins, puis développa son talent à la Congrégation Notre-Dame, à Ottawa. Elle aussi fut la première lauréate de ce couvent, au très jeune âge de seize ans. Lady Laurier lui fit l'honneur de l'inviter à jouer chez elle à une réception. Vers 1906, les amateurs de musique de Sturgeon Falls eurent le plaisir de l'entendre répéter en récital, à la salle McKee, un programme de Chopin, de Liszt et de Bach, qu'elle avait exécuté au "Morning Music Club", à Ottawa.

Au conservatoire de musique de Toronto, nous retrouvons Mlle Corinne Aubin, qui étudie le violon sous le Dr Von Kunitz,

fondateur de la symphonie de Toronto.

Mlle Caroline Lauzon va à Albany, N.Y., pour se perfectionner dans l'art du piano et devenir ce qu'elle sera jusqu'à sa mort: une de nos dévouées maîtresses de piano, remarquée surtout pour ses connaissances théoriques et pour un talent particulier de bien "commencer" ses élèves. Les trente années de sa carrière laissent aussi de belles traces. Elle composa plusieurs pièces de chant et de musique, entre autres un "Ave Maria" que personne n'a oublié.

Puis nous avons eu les demoiselles Pigeon: Marie-Anna et Irène. Qui ne les a pas connues? Tant de jeunes sont allés à elles pour acquérir un peu de leur savoir. De 1906 à 1926 environ, elles nous font jouir de leur talent en participant à nos

Vers 1899, Mlle Victoire Marchildon était son élève de piano. Clairvoyante, Mlle Desjardins avait remarqué son talent et l'avait choisie pour la remplacer à l'harmonium, pendant les vacances ou en d'autres occasions. Et Mlle Victoire la remplace définitivement en 1900. Dès lors, celle-ci commence une carrière musicale et artistique qui dure depuis 45 ans, et que seule une maladie récente a interrompue.

Pendant tout ce temps un nom est sur toutes les lèvres: Mlle Victoire. D'un groupe de fillettes se développant à la mesure de son dévouement, elle forme ses "petits Choeurs" de belles voix juvéniles. Comme ils sont touchants aux "Premières Communions" et aux mois de Marie! En 1914, on inaugure la Congrégation des Enfants de Marie. Que c'est beau! Mlle Victoire sera leur directrice pendant 18 ans. Cette époque est

aussi marquée par les nombreuses séances dont elle régalait les paroissiens.

Des villages voisins, les spectateurs accouraient nombreux et enthousiastes. Rien d'étonnant, puisqu'elle y mettait tout son talent et tout son coeur. Aux entr'actes, les choeurs "Les Brésiliennes" et "Les Fauvettes" enchantaient l'auditoire. Et qui ne se rappelle les Opérettes: "Marie-Antoinette", "Coeur Français" et "La Fille du Sonneur de Cloches"; les nombreux drames: "Thérèse, la fratricide", "Dolorès D'Albe", etc... et les comédies dont l'une, "Les deux sourdes", surpasse toutes les autres.

A la même époque, Mme Stanislas Aubry forme un club musical. Chacun des membres, à son tour, joue une étude ou donne une biographie. En 1919, Mgr Lécuyer s'adresse à Mme L.-P. Lévesque pour fonder une chorale des Dames de Ste-Anne. Elle en garde la direction durant plusieurs années. Mme Moquin et Mme A. Marchand, excellentes soprani, et Mme J.-O. Quenneville ("Corinne" à la voix angélique, comme disaient ses compagnes du choeur) en sont les solistes. A cette directrice succèdent Mlle Blanche Marchildon et, plus tard, Mlle Victoire, qui ajoute cette fonction à celle d'organiste. M. Maxime Cousineau est maître-chantre. Tiennent successivement le bâton M. Reed, l'abbé Godin et l'abbé Hurtubise.

Nous nous rappelons aussi les soirées de cartes à la salle du Sacré-Coeur, et les splendides programmes qui les clôturaient. On y entendait nos meilleurs talents, parmi lesquels se trouvaient Mme Aubin et Mlle Berthe, sa fille, qui avaient de belles voix. Celle-ci jouait aussi du violon avec beaucoup d'art. Au piano, on entendait Mmes Rémi Mageau, Georges Vachon et les autres déjà mentionnées. Mlle Blanche Marchildon, qui exécutait bien le classique et le jazz, était l'étoile des soirées dansantes, Son rythme emportant et son répertoire varié la rendaient indispensable. On éprouvait du plaisir à l'entendre faire vibrer son violon. Elle avait étudié avec M. Herbert, de North-Bay, et faisait partie de l'orchestre de chambre de Mme Horace Paiement, elle-même artiste accomplie et élève du professeur Tassé, d'Ottawa. Le groupe, comprenant en plus Mlle Corinne Aubin, Clifford Cousineau, Ernest Lévis et Thérèse Lévesque, tous violonistes, et Mlle Victoire Marchildon au piano, se réunissait chez Mme Paiement, tous les dimanches après vêpres.

A ce moment-là, Mme Francoeur se mêla très activement à notre vie artistique. Son séjour parmi nous fut bref, mais le souvenir de son concert et de sa chorale demeure. Nous chantons encore "Les soirées de Québec".

Nous remarquons Mlle Antoinette Paiement vers 1924. Elle est au piano, soliste ou accompagnatrice de l'orchestre du cinéma

silencieux. On y trouve aussi Clifford Cousineau avec son violon sympathique, Mlle Blanche Marchildon et d'autres. Ce trio se faisait entendre dans certaines soirées. Mlle A. Paiement devient professeur de renom, ici et dans les environs, jusqu'en 1944. Elle prépare plusieurs lauréates. Ses élèves très nombreuses admirent sa technique. Partie depuis deux ans, elle s'en revient retrouver Sturgeon, ce joyau artistique où, dit-elle, l'air même est imprégné de musique.

Vers 1927, Mlle Victoire prend la direction d'une chorale mixte qui fait sensation. A l'orgue alternent Mlle Blanche, sa soeur et Mlle Antoinette Paiement. Ce mémorable choeur mixte, qui chantait "en haut et en bas", soit au jubé, soit dans la salle, a été maintes fois apprécié, tant dans les émouvantes messes de minuit et les glorieuses messes de Pâques que dans les concerts

de Mlle Marchildon et de nos vicaires.

En 1929 a eu lieu le premier concert sacré, dédié "A la gloire de Dieu" et sous le distingué patronage de Mgr J.-A. Lécuyer de regrettée mémoire. C'est l'oeuvre musicale par excellence de Mlle Victoire Marchildon. M. Pierre Vézina, artiste aveugle, ex-professeur à l'Université de Montréal et organiste à l'église Ste-Anne de Sudbury, prête son gracieux concours.

Ste-Anne de Sudbury, prête son gracieux concours.

Cette même chorale eut d'éclatants succès aux offices religieux avec, en particulier, les messes "Exultet" de Witt et "Orbis Factor" de Rossini. Mlle Victoire Marchildon dirigeait encore les Amicalistes du couvent, dont les concerts se firent remarquer.

L'hôpital Brébeuf ouvrit ses portes en 1927. Les meilleurs artistes de la paroisse, sous la direction de Mme Stanislas Aubry, donnèrent, à son profit, un récital qui eut un grand succès. Pour la première fois, on entendit un violoncelle à Sturgeon! M. Albert Marleau avait réservé cette surprise à l'auditoire.

En 1932, Mlle Marchildon quitte les Enfants de Marie. Elle est remplacée successivement par Yvonne Cousineau, Ernestine Côté, Léonne Fortin, et à l'orgue, par Mlle A. Paiement.

Puis arrive le grand changement à la chorale paroissiale. Pour obéir au désir du pape, il faut abandonner la chorale mixte dans l'église et y introduire le chant grégorien. C'est l'abbé Germain Parent qui assume cette charge. Le changement ne se fait pas sans désappointement ni regrets, car ceci marque la décadence du groupe mixte de nos chanteurs; mais l'abbé Parent remplit avec zèle sa tâche difficile et obtient le succès qu'il mérite. Le secondent M. Albert Lafrenière, maître-chantre, et Mlle Marchildon, organiste.

A cette époque, une vague de concerts d'amateurs et de musique populaire vient faire diversion. La salle est toujours débordante dans les soirées dansantes; les mains sûres de Gilberte Demers glissent sur le piano. Comme Mlle Blanche

Marchildon, elle brille.

Les concerts anglais de la St-Patrice sont pour la plupart dirigés par Mme Brophy. Elle s'occupe de la chorale anglaise et touche l'orgue. En vedette aussi dans le domaine artistique sont Mme T. Sullivan et ses filles, les frères Gallagher, les

"Merchant" et Mlles O'Brien, organistes.

Ne passons pas sous silence le patient et magnifique travail accompli dans l'ombre par nos religieuses au couvent. Personne n'oublie la Chère Soeur Germaine et d'autres, et chacun salue avec plaisir la modeste Sr St-Emile, encore à la petite salle de musique où, depuis tant d'années, elle inculque le sens esthétique et le savoir musical à ses innombrables élèves, dont un nombre flatteur de lauréates rayonne dans les alentours et jusque dans nos villes du nord. Tous les ans, nous goûtons avec une vive satisfaction les choeurs, les concerts et les récitals minutieusement préparés, où se retrouve le goût de l'éducation

soignée des Filles de la Sagesse.

Marthe Vachon (Mme Michel Collin) est l'une des élèves qui ont tiré profit de leur dévouement. Lauréate licenciée, elle a accompli, dans notre ville, un beau travail, devenant un énergique professeur de piano. Elle avait le don de soutenir l'intérêt. Nous nous rappelons l'enthousiasme des garçonnets et des fillettes, lorsqu'ils participaient aux concerts de "Marthe" et aux émissions radiophoniques à North-Bay, où elle les pr tait. Roberte Michaud brillait dans le groupe et devint très populaire comme chanteuse. Elle figurait partout comme la plus jeune vedette. Elle "disait" si bien ses chansons qu'elle nous les faisait vivre. Huguette Quenneville, adolescente, était très en vogue, en ce même temps, dans les concerts que présentait Mlle Victoire. Sa vivacité d'expression donnait un charme particulier à ses nombreuses chansons.

Au moment où Marthe fait ses débuts, nous arrive d'Ottawa un jeune ténor, Charles-A. Goudreault, reconnu comme excellent soliste dans la chorale S.-Cécile de l'Université d'Ottawa. Il se perfectionne en prenant des leçons de Mlle Berthe De Lamothe. Il chanta avec succès à la radio de Hull. Dès son arrivée, on le vit prendre une part active à toutes les organisations musicales et dramatiques de la paroisse. Comme organisateur, il présenta deux opérettes: "Quand on conspire" et "La leçon de chant", dans lesquelles on retrouve MM. Gaétan Rochon et Léo Foucault. En passant, mentionnons que Charlie "a monté" plusieurs pièces de théâtre, toutes bien réussies. Il remporta en 1937 le premier prix dans un concours d'amateurs à North-Bay.

Mlle Marthe Vachon, très active, devient directrice de la chorale des Enfants de Marie, où se dévouent aussi Jeanne d'Arc Renaud et Thérèse Lévesque. C'est l'époque du développement de l'A.C.J.C. et de la J.I.C., groupées par le dévoué abbé Auguste

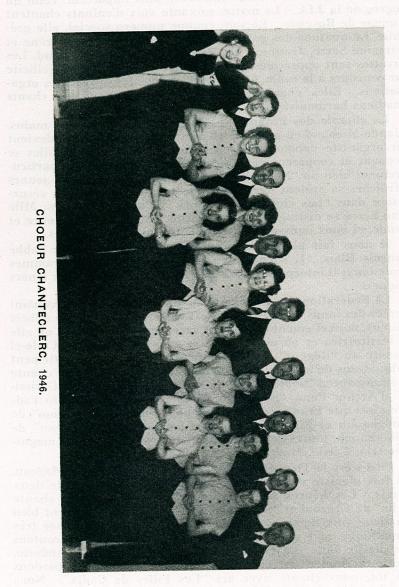
Vaillancourt. A chaque assemblée mensuelle, "Marthe" présente un programme. Mentionnons le plus important, celui du congrès de la J.I.C. Le matin, soixante voix d'enfants chantent la messe de Rosewig. Le soir, comme numéro spécial, elle présente "Le quatuor des gaies fauvettes". Ce sont Mlles Irène et Germaine Serré, Jeanne d'Arc Renaud et Rolande Michaud. Les fauvettes sont appréciées, puisqu'à diverses reprises on sollicite leur concours à la radio, à l'A.C.J.C. et dans les différentes organisations. Elles chantent des semi-classiques et des chants canadiens harmonisés.

La chorale des Enfants de Marie change encore de mains. Rolande Michaud en prend la charge et Thérèse Vachon devient leur organiste pendant plusieurs années. Les jeunes filles se dévouent et coopèrent généreusement. Elles chantent particulièrement bien un "Notre Père" de J. Fauré et leurs voix jeunes et fraîches se prêtent harmonieusement à la gaieté de la résurrection dans "Les cloches de Pâques". Parmi les aînées, Mlle Irène Serré se distingue comme soliste. Elle a la voix douce et chaude, et nous jouissons de son talent à diverses reprises.

Il nous fait plaisir de rappeler ici le souvenir de l'abbé François Blais. Il chantait au jubé et dans nos programmes paroissiaux; il interprétait fort bien les compositions pour ténors lyriques.

La Fédération des Femmes Canadiennes-françaises, voulant se créer des fonds, s'adresse à Mlle Yvette Grignon (Mme Albert Philion), nouvellement arrivée en vacances de New-York où elle est institutrice et où elle cultive sa voix de soprano. Celle-ci présente au "Régent" un récital fort goûté, auquel participent quelques-uns de nos meilleurs artistes locaux. Elle-même chante avec puissance: "Noble Seigneur, salut" de Meyerbeer, "Carissima" d'Arthur Penn, "Songs my Mother Taught Me". On l'admire ainsi que Françoise Paiement dans "Rondo Capricioso" de Mendelssohn et Mme Georges Vachon dans "Le Ruisseau" de Wallanhaugh, toutes deux habiles pianistes; de même le magnifique trio: Cécile, Marcel et Gaétan Rochon.

Puis c'est le Tiers-Ordre qui reçoit de Mme Rémi Mageau, à la fois pianiste et chanteuse, une jolie somme, fruit de deux récitals. Les heures nous paraissent courtes. Elle y chante "Italia" de Grazoni et "Sérénade" de Tosseli, qui se prêtent bien à sa riche voix de soprano. M. Charles Goudreault, ténor très sympathique, sait nous faire rire et pleurer. Nous l'écoutons avec plaisir dans "La vieille Maison grise". Rolande Audette, vedette récemment arrivée dans notre ville, et que nous perdons trop tôt, nous chante avec art "Les Filles de Cadix". Nous entendons de nouveau Irène Serré, cette fois dans "Le Voyageur" de Godard; et Rolande Michaud fait sa part en chantant



un aria, "Les adieux de Jeanne d'Arc" de l'opéra "Jeanne d'Arc". Mme Mageau est alors la musicienne attitrée des Dames Adora-

Rolande Michaud est remplacée, après son mariage, par Thérèse Serré. Lors du malheureux accident qui rend invalide Mlle Victoire, Thérèse devient organiste temporaire. M. Chartrand est maître-chantre depuis le départ de M. Albert Lafre-

Nous sommes en 1944-45, alors que Mlle Thérèse Serré présente, dans deux concerts sacrés, nos artistes réunis. Le deuxième est une révélation des possibilités de notre jeunesse. Il soulève un coin de l'avenir. Mlle Denise Michaud fait ses débuts à l'orgue. Elle a une touche remarquable et promet beaucoup. Les jeunes solistes André Audette et Rhéal Michaud reçoivent des compliments mérités.

Mlle Georgette Dompierre, jeune violoniste, joue la méditation de Thais, à l'admiration de tous. Un choeur à 3 voix qui comprend Mlles Marcelle, Ghislaine et Pauline Coulombe, Jocelyne et Mimi Michaud, Agnès Marleau, Lucille et Huguette Paiement, Thérèse Rochon, toutes élèves de la Congrégation Notre-Dame à Ottawa, est accueilli avec intérêt. Elles ont préparé "O Sacrum", avec Mère St-Alfred, au couvent. Colette Michaud, violoniste, présente une mélopée, "Le Cygne" de Saint-Saëns. On peut y reconnaître le coup d'archet et la technique de M. Tassé, d'Ottawa, dont elle est élève.

C'est ce soir-là que nous écoutons, pour la dernière fois, jouer et chanter avec art les charmantes soeurs Marie et Thérèse Vachon; elles quittent Sturgeon peu après. La chorale des Enfants de Marie nous transporte dans le "Regina Coeli" de Melvil, et Mlle Serré, qui joue aussi en solo, nous fait jouir d'une pièce d'orgue, "Marche" de T. Adamsowski, et chante pieusement l'"Agnus Dei" de G. Bizet.

On nous pardonnera si nous omettons beaucoup de noms,

nous ne voulons pas nous répéter.

Pour terminer, voici le relevé de nos activités récentes. L'annonce d'un festival de musique qui eut lieu en février 1946, durant près d'une semaine, à Sudbury, éveille à un haut degré l'intérêt musical. On organise le "Choeur Chanteclerc". Vingt de nos meilleures voix, groupées sous la direction de Mlle Jacqueline Paiement, vont nous faire honneur. Elles gagnent le premier prix de leur classe et font sensation. Chacun les acclame. Mlle Paiement y remporte aussi le premier prix de piano senior de sa classe et Mlles Denis Michaud et Betty O'Brien obtiennent chacune le deuxième prix dans la catégorie de leur classe. Rolande Michaud-Regimbal et Marie Paiement arrivent deuxièmes parmi les solistes de chant; Georgette Dompierre remporte un beau succès de violon.

Le festival fait tant de bruit que nos concitoyens expriment le désir d'entendre les artistes. Ils se présentent donc au "Regent", le 23 avril 1946. La salle est comble. Nos vedettes se surpassent. Marie Paiement, qui fait ses débuts, nous charme. Nous retrouvons Julienne Rochon McGregor, soliste connue. Elle chante un impressionnant "Panis Angelicus". Sa voix

portait, claire et ferme, au-dessus du choeur.

Au piano, nous jouissons de voir aussi bien que d'entendre Jacqueline Paiement exécuter avec une gracieuse technique la difficile musique moderne de Claude Debussy, dont elle joue "Un prélude", et nous songeons, avec regret, qu'elle partira bientôt, pour un an, parfaire ses études à l'Ecole de Musique de Robert Schmitz à San-Francisco. Je me souviens de ses débuts, lorsque, à la salle de concerts de notre Alma Mater commun, le couvent de la Congrégation Notre-Dame à Ottawa, elle présenta, conjointement avec sa soeur Françoise, un récital élaboré qui leur valut à toutes deux beaucoup d'éloges. C'était en mai 1941. Depuis, on l'entendit deux fois à la radio, au poste C.K.A.C. comme artiste invitée aux programmes Willis, en 1944 et 1945. Elle prépare son B.M. qu'elle obtient en juin, et gagne le prix Schmitz — une bourse d'étude. Puis, à l'automne, elle suit un cours d'été à Denver et à l'Université de Montréal. C'est ensuite que se forme la chorale dont nous avons parlé. Qui prendra la direction des artistes de Sturgeon?

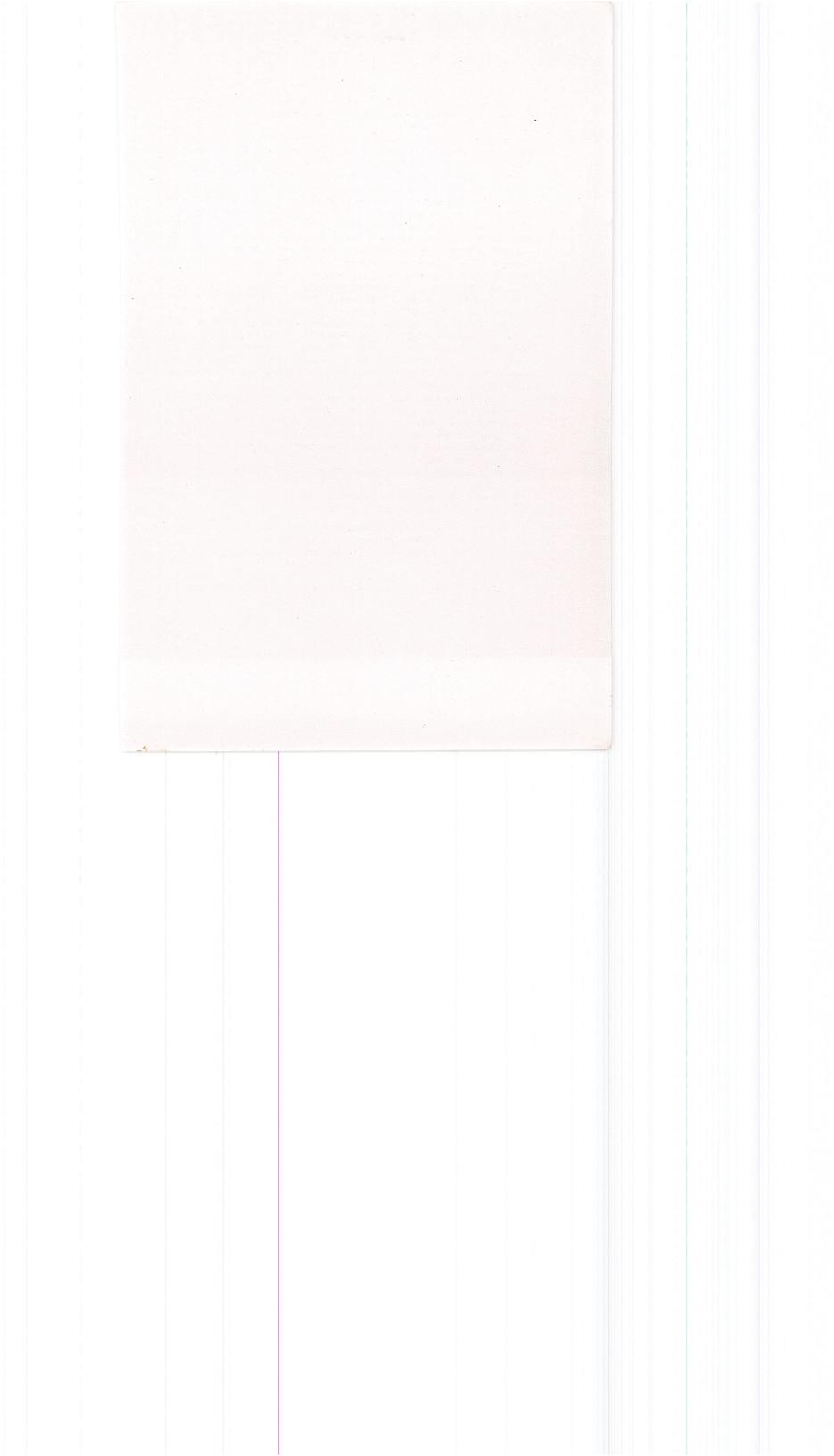
Ces réminiscences, qui ramènent à plus de cinquante ans en arrière, m'ont été gracieusement fournies par quelques dames complaisantes. Elles ont eu l'amabilité de faire revivre le passé, car, moi, comme l'agneau de Lafontaine: "Je n'étais pas née". A la troisième décade du siècle, mon sourire ne montrait encore

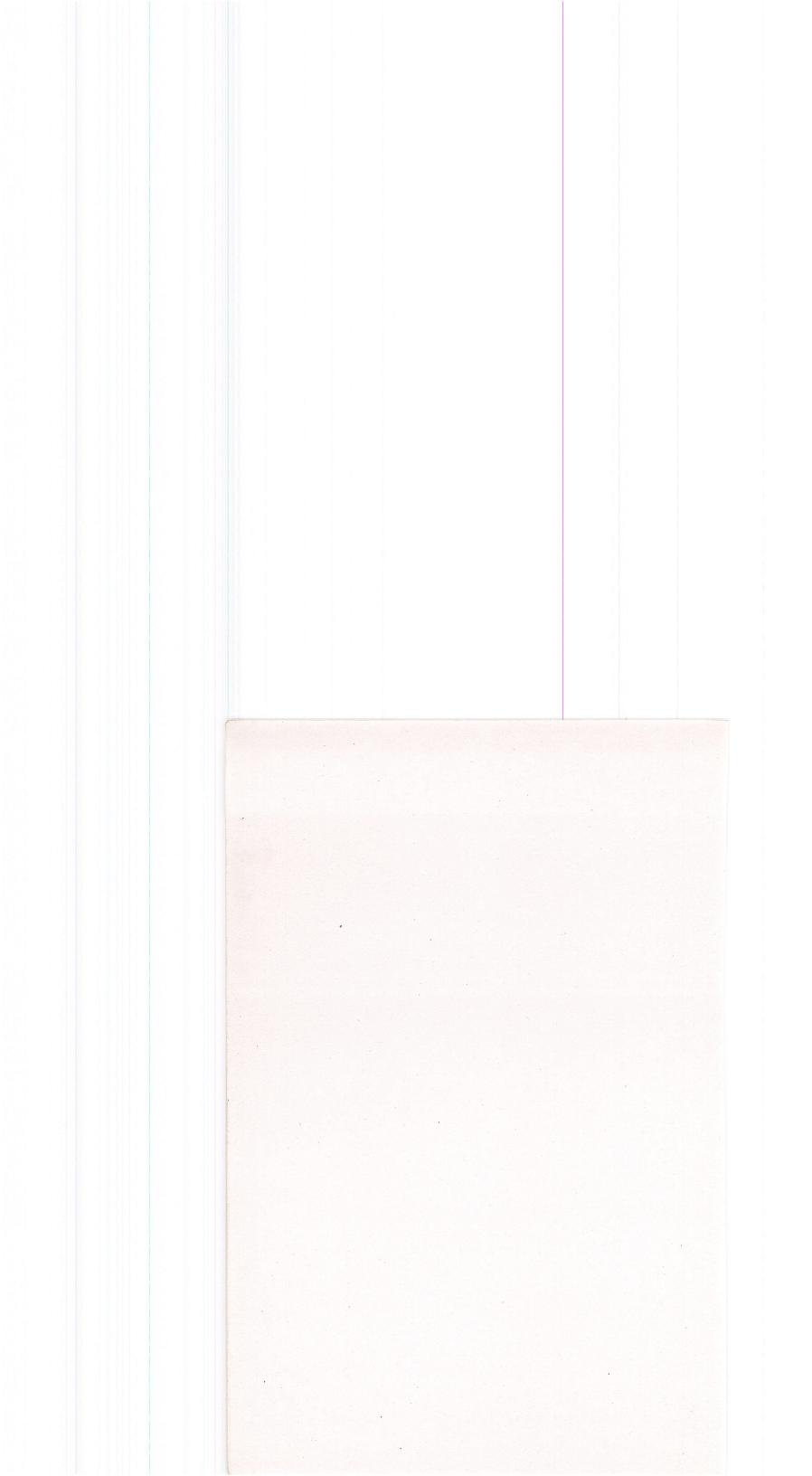
que quelques dents.

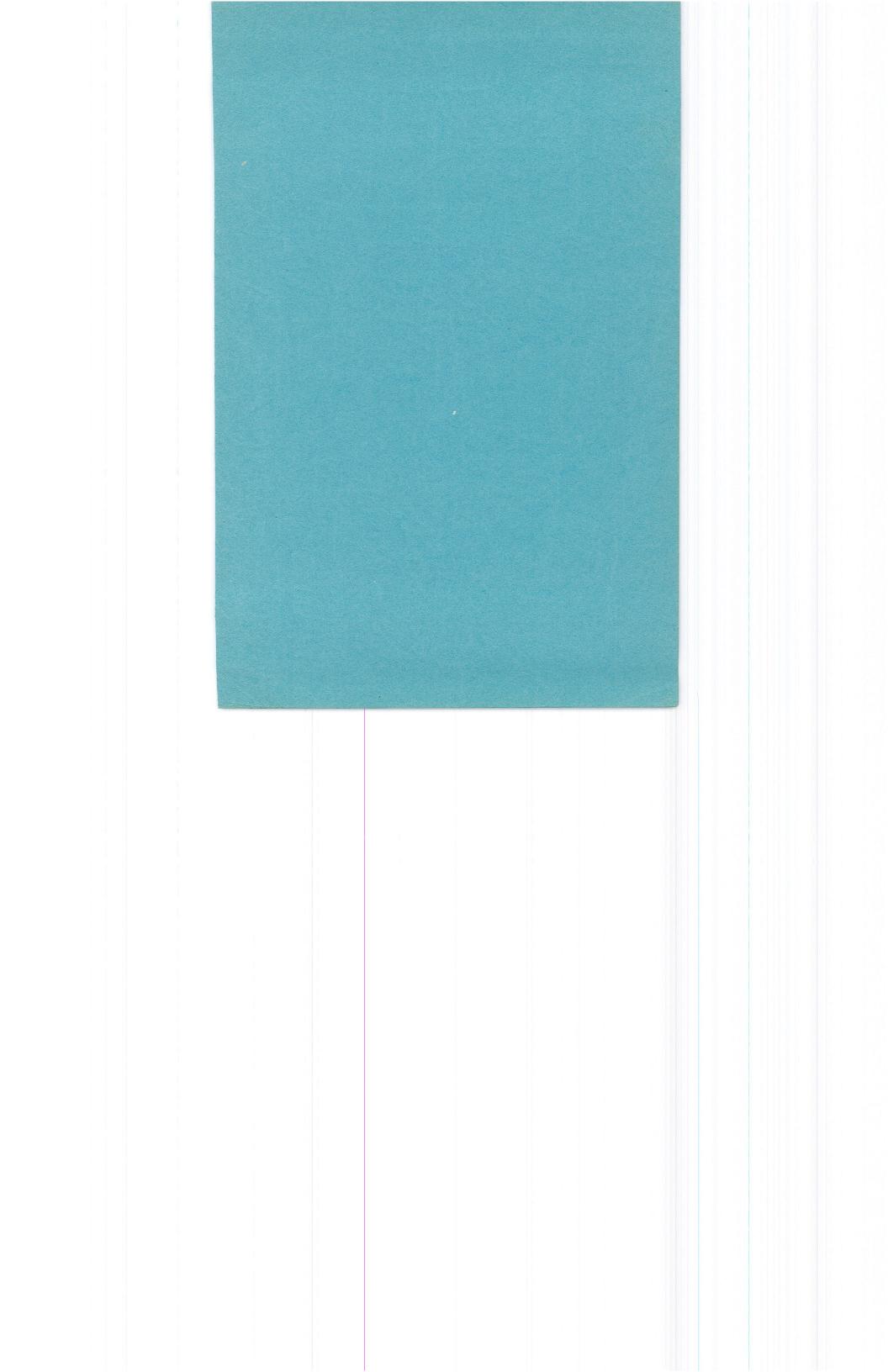
J'espère qu'il n'y aura pas de loups. Et pourtant il y en avait bien pour ce pauvre "La Bruyère", l'observateur par excellence. On osa même, à l'occasion de son entrée à l'Académie, faire circuler le cruel quatrain:

"Quand la Bruyère se présente "Pourquoi faut-il crier: Haro! "Pour faire un nombre de quarante "Ne fallait-il pas un zéro!"

Qu'on m'épargne, moi; je n'ai que ma bonne volonté!







DOCUMENTS DE LA SOCIETE HISTORIQUE DU NOUVEL-ONTARIO

- No 1: La Société Historique du Nouvel-Ontario.
- No 2: Aperçu sur les origines de Sudbury.
- No 3: Faune et mines régionales.
- No 4: Chelmsford, Coniston, Chapleau.
- No. 5: Familles pionnières.
- No 6: Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie.
- No 7: Flore régionale et industrie forestière.
- No 8: Verner et Lafontaine.
- No 9: Couvent, F.F.C.-F., Orphelinat à Sudbury.
- No 10: Saint-Ignace II et Welland.
- No 11: Vieux remèdes au tribunal de l'histoire.
- No 12: L'histoire de Sturgeon-Falls.